

REID MAYNE

LES CHASSEURS DE
CHEVELURES

Томас Майн Рид

Les chasseurs de chevelures

«Public Domain»

Майн Рид Т.

Les chasseurs de chevelures / Т. Майн Рид — «Public Domain»,

Содержание

INTRODUCTION	5
I	8
II	11
III	13
IV	17
V	21
VI	25
VII	31
VIII	34
IX	37
X	39
XI	43
XII	47
XIII	49
XIV	52
Конец ознакомительного фрагмента.	55

Mayne Reid

Les chasseurs de chevelures

INTRODUCTION

LES SOLITUDES DE L'OUEST

Deroulez la mappemonde, et jetez les yeux sur le grand continent de l'Amerique du Nord. Au dela de l'Ouest sauvage, plus loin vers le couchant, portez vos yeux: franchissez les meridien; n'arretez vos regards que quand ils auront atteint la region ou les fleuves auriferes prennent leur source au milieu des pics couverts de neiges eternelles. Arretez-les la. Devant vous se deploie un pays dont l'aspect est vierge de tout contact des mains de l'homme, une terre portant encore l'empreinte du moule du Createur comme le premier jour de la creation; une region dont tous les objets sont marques a l'image de Dieu. Son esprit, que tout environne, vit dans la silencieuse grandeur des montagnes, et parle dans le mugissement des fleuves. C'est un pays ou tout respire le roman, et qui offre de riches realites a l'esprit d'aventure. Suivez-moi en imagination, a travers des scenes imposantes d'une beaute terrible, d'une sublimite sauvage.

Je m'arrete dans une plaine ouverte. Je me tourne vers le nord, vers le sud, vers l'est et vers l'ouest; et, de tous cotes, j'apercois le cercle bleu du ciel qui m'environne. Ni roc, ni arbre ne vient rompre la ligne de l'horizon. De quoi est couverte cette vaste etendue? d'arbres? non; d'eau? non; d'herbe? non; elle est couverte de fleurs! Aussi loin que mon oeil peut s'etendre, il apercoit des fleurs, toujours des fleurs, encore des fleurs! C'est comme une carte coloriee, une peinture brillante, emaillee de toutes les fleurs du prisme. La-bas, le jaune d'or; c'est l'*helianthe* qui tourne son disque-cadran vers le soleil. A cote l'ecarlata; c'est la *mauve* qui eleve sa rouge banniere. Ici, c'est un parterre de la *monarda* pourpre; la, c'est l'euphorbe etalant ses feuilles d'argent; plus loin, les fleurs eclatantes de l'*asclepia* font predominer l'orange; plus loin encore, les yeux s'egarent sur les fleurs roses du *cleome*. La brise les agite. Des millions de corolles font flotter leurs etendards eclatants. Les longues tiges des helianthes se courbent et se relevent en longues ondulations, comme les vagues d'une mer doree.

Ce n'est pas tout. L'air est plein de senteurs douces comme les parfums de l'Arabie et de l'Inde. Des myriades d'insectes agitent leurs ailes charmantes, semblables a des fleurs. Les oiseaux-mouches voltigent alentour, brillants comme des rayons egares du soleil, ou, se tenant en equilibre par l'agitation rapide de leurs ailes, boivent le nectar au fond des corolles; et l'abeille sauvage, les aisselles chargees, grimpe le long des pistils mielleux, ou s'elance vers sa ruche lointaine avec un murmure joyeux. Qui a plante ces fleurs? qui les a melangees dans ces riches parterres? La nature. C'est sa plus belle parure, plus harmonieuse dans ses nuances que les echarpes de cachemire. Cette contree, c'est la *mauvaise prairie*. Elle est mal nommee: c'est le JARDIN DE DIEU.

La scene change. Je suis, comme auparavant, dans une plaine environnee d'un horizon dont aucun obstacle ne brise le cercle. Qu'ai-je devant les yeux? des fleurs? Non; pas une seule fleur ne se montre, et l'on ne voit qu'une vaste etendue de verdure vivante. Du nord au sud, de l'est a l'ouest, s'etend l'herbe de la prairie, verte comme l'emeraude, et unie comme la surface d'un lac endormi. Le vent rase la plaine, agitant l'herbe soyeuse; tout est en mouvement, et les taches d'ombre et de lumiere qui courent sur la verdure ressemblent aux nuages pommeles fuyant devant le soleil d'ete. Aucun obstacle n'arrete le regard qui rencontre par hasard la forme sombre et herissee d'un buffalo, ou la silhouette deliee d'une antilope; parfois il suit au loin le galop rapide d'un cheval sauvage blanc comme la neige. Cette contree est la bonne prairie, l'inepuisable paturage du bison.

La scene change. Le terrain n'est plus uni, mais il est toujours verdoyant et sans arbres. La surface affecte une serie d'ondulations paralleles, s'enflant ca et la en douces collines arrondies.

Elle est couverte d'un doux tapis de brillante verdure. Ces ondulations rappellent celles de l'Océan après une grande tempête, lorsque les frises d'écume ont disparu des flots et que les grandes vagues s'apaisent. Il semble que ce soient des vagues de cette espèce qui, par un ordre souverain, se sont tout à coup fixées et transformées en terre. C'est la *prairie ondulee*.

La scène change encore. Je suis entouré de verdure et de fleurs; mais la vue est brisée par des massifs et des bosquets, de bois taillis. Le feuillage est varié, ses teintes sont vives et ses contours sont doux et gracieux. À mesure que j'avance, de nouveaux aspects s'ouvrent à mes yeux; des vues pittoresques et semblables à celles des plus beaux parcs. Des bandes de buffalos, des troupeaux d'antilopes et des hordes de chevaux sauvages, se mêlent dans le lointain. Des dindons courent dans le taillis, et des faisans s'envolent avec bruit des bords du sentier. Où sont les propriétaires de ces terres, de ces champs, de ces troupeaux et de ces faisanderies? Où sont les maisons, les palais desquels dépendent ces parcs seigneuriaux? Mes yeux se portent en avant, je m'attends à voir les tourelles de quelque grande habitation percer au-dessus des bosquets. Mais non. À des centaines de milles alentour, pas une cheminée n'envoie sa fumée au ciel. Malgré son aspect cultivé, cette région n'est foulée que par le mocassin du chasseur ou de son ennemi, l'Indien rouge. Ce sont les MOTTES, les îles de la prairie semblable à une mer. Je suis dans une forêt profonde. Il est nuit, et le feu illumine de reflets rouges tous les objets qui entourent notre bivouac. Des troncs gigantesques, pressés les uns contre les autres, nous entourent; d'énormes branches, comme les bras gris d'un géant, s'étendent dans toutes les directions. Je remarque leur écorce; elle est crevasée et se dessèche en larges écailles qui pendent au dehors. Des parasites, semblables à de longs serpents, s'enroulent d'arbre en arbre, étreignant leurs troncs comme s'ils voulaient les étouffer. Les feuilles ont disparu, séchées et tombées; mais la mousse blanche d'Espagne couvre les branches de ses festons et pend tristement comme les draperies d'un lit funéraire. Des troncs abattus de plusieurs yards de diamètre, et à demi pourris, gisent sur le sol. Aux extrémités s'ouvrent de vastes cavités où le porc-épic et l'opossum ont cherché un refuge contre le froid. Mes camarades, enveloppés dans leurs couvertures et couchés sur des feuilles mortes, sont plongés dans le sommeil. Ils sont étendus les pieds vers le feu et la tête sur le siège de leurs selles. Les chevaux, réunis autour d'un arbre et attachés à ses plus hautes branches, semblent aussi dormir. Je suis éveillé et je prête l'oreille. Le vent, qui s'est élevé, siffle à travers les arbres, et agite les longues floques blanches de la mousse: il fait entendre une mélodie suave et mélancolique. Il y a peu d'autres bruits dans l'air, car c'est l'hiver, la grenouille d'arbre (*tree-frog*) et la cigale se taisent. J'entends le pétilllement du feu, le bruissement des feuilles sèches roulées par un coup de vent, le *cououwuouou-ah* du hibou blanc, l'aboïement du rakoön, et, par intervalles, le *houlement* des loups. Ce sont les voix nocturnes de la forêt en hiver. Ces bruits ont un caractère sauvage; cependant, il y a dans mon sein une corde qui vibre, sous leur influence, et mon esprit s'égare dans des visions romanesques, pendant que je les écoute, étendu sur la terre.

La forêt, en automne, est encore garnie de tout son feuillage. Les feuilles ressemblent à des fleurs, tant leurs couleurs sont brillantes. Le rouge, le brun, le jaune et l'or s'y mêlent. Les bois sont chauds et glorieux maintenant, et les oiseaux voltigent à travers les branches touffues. L'œil plonge enchanté dans les longues percées qu'égayent les rayons du soleil. Le regard est frappé par l'éclat des plus brillants plumages: le vert doré du perroquet, le bleu du géai et l'aile orange de l'oriole. L'oiseau rouge voltige plus bas dans les taillis des verts pawpaws, ou parmi les petites feuilles couleur d'ambre des buissons de hêtre. Des ailes légères, par centaines, s'agitent à travers les ouvertures du feuillage, brillant au soleil de tout l'éclat des pierres précieuses.

La musique flotte dans l'air: doux chants d'amour; le cri de *l'écureuil*, le roucoulement des *colombes* appareillées, le *rat-ta-ta* du *pivert*, et le *tchirrup* perpétuel et mesuré de la *cigale*, résonnent ensemble. Tout en haut, sur une cime des plus élevées, l'*oiseau moqueur* pousse sa note imitative, et semble vouloir éclipser et réduire au silence tous les autres chanteurs. Je suis dans une contrée où la terre, de couleur brune, est accidentée et stérile. Des rochers, des ravins et des plateaux de sol aride; des végétaux de formes étranges croissent dans les ravins et pendent des rochers; d'autres, de figures

spheroidales, se trouvent sur la surface de la terre brulee; d'autres encore s'elevent verticalement a une grande hauteur, semblables a de grandes colonnes cannelees et ciselees; quelques-uns etendent des branches poilues et tortues, herissees de rugueuses feuilles ovales. Cependant, il y a dans la forme, dans la couleur, dans le fruit et dans les fleurs de tous ces vegetaux une sorte d'homogeneite qui les proclame de la meme famille: ce sont des cactus; c'est une foret de nopals du Mexique. Une autre plante singuliere se trouve la. Elle etend de longues feuilles epineuses qui se recourbent vers la terre: c'est l'agave, le celebre *mezcal* du Mexique (mezcal-plant). Ca et la, meles au cactus, croissent des acacias et des *mezquites*, arbres indigenes du desert. Aucun objet brillant n'attire les yeux; le chant d'aucun oiseau ne frappe les oreilles. Le hibou solitaire s'enfonce dans des fourres impenetrables, le serpent a sonnettes se glisse sous leur ombre epaisse, et le coyote traverse en rampant les clairieres.

J'ai gravi montagne sur montagne, et j'apercois encore des pics elevant au loin leur tete couronnee de neiges eternelles. Je m'arrete sur une roche saillante, et mes yeux se portent sur les abimes beants, et endormis dans le silence de la desolation. De gros quartiers de roches y ont roule, et gisent amoncelés les uns sur les autres. Quelques-uns pendent inclines et semblent n'attendre qu'une secousse de l'atmosphere pour rompre leur equilibre. De noirs precipices me glacent de terreur; une vertigineuse faiblesse me gagne le cerveau; je m'accroche a la tige d'un pin ou a l'angle d'un rocher solide. Devant, derriere et tout autour de moi, s'elevent des montagnes entassees sur des montagnes dans une confusion chaotique. Les unes sont mornes et pelees; les autres montrent quelques traces de vegetation sous formes de pins et de cedres aux noires aiguilles, dont les troncs rabougris s'elevent ou pendent des rochers. Ici, un pic en forme de cone s'elance jusqu'a ce que la neige se perde dans les nuages. La, un sommet eleve sa fine dentelure jusqu'au ciel; sur ces flancs gisent de monstrueuses masses de granit qui semblent y avoir ete lancees par la main des Titans. Un monstre terrible, l'ours gris, gravit les plus hauts sommets; le carcajou se tapit sur les roches avancees, guettant le passage de l'elan qui doit aller se desalterer au cours d'eau inferieur, et le bighorn bondit de roc en roc, cherchant sa timide femelle. Le vautour noir aiguise son bec impur contre les branches du pin, et l'aigle de combat, s'elevant au-dessus de tous, decoupe sa vive silhouette sur l'azur des cieux. Ce sont les montagnes rocheuses, les Andes d'Amerique, les colossales vertebres du continent.

Tels sont les divers aspects de l'Ouest sauvage; tel est le theatre de notre drame. Levons le rideau, et faisons paraître les personnages.

I LES MARCHANDS DE LA PRAIRIE

New-Orleans, 3 avril 18...

"Mon cher Saint-Vrain,

"Notre jeune ami, M. Henri Haller, part pour Saint-Louis, en *quete du pittoresque*. Faites en sorte de lui procurer une serie complete d'aventures.

"Votre affectionne, "LOUIS VALTON.

"A M. Charles Saint-Vrain, Esq., hotel des *Planteurs*, Saint-Louis." Muni de cette laconique epitre, que je portais dans la poche de mon gilet, je débarquai a Saint-Louis le 10 avril, et me dirigeai vers l'hotel des *Planteurs*. Apres avoir depose mes bagages et fait mettre a l'ecurie mon cheval (un cheval favori que j'avais amene avec moi), je changeai de linge, puis, descendant au parloir, je m'enquis de M. Saint-Vrain. Il n'etait pas a Saint-Louis: il etait parti quelques jours avant pour remonter le Missouri. C'etait un desappointement: je n'avais aucune autre lettre de recommandation pour Saint-Louis. Je dus me resigner a attendre le retour de M. Saint-Vrain, qui devait revenir dans la semaine. Pour tuer le temps, je parcourus la ville, les remparts et les prairies environnantes, montant a cheval chaque jour; je fumai force cigares dans la magnifique cour de l'hotel; j'eus aussi recours au sherry et a la lecture des journaux. Il y avait a l'hotel une societe de *gentlemen* qui paraissaient tres-intimement lies. Je pourrais dire qu'ils formaient une *clique*, mais c'est un vilain mot qui rendrait mal mon idee a leur egard. C'etait plutot une bande d'amis, de joyeux compagnons. On les voyait Toujours ensemble flaner par les rues. Ils formaient un groupe a la table d'hote, et avaient l'habitude d'y rester longtemps apres que les dineurs habituels s'etaient retires. Je remarquai qu'ils buvaient les vins les plus chers et fumaient les meilleurs cigares que l'on put trouver dans l'hotel. Mon attention etait vivement excitee par ces hommes. J'etais frappe de leurs allures particulieres. Il y avait dans leur demarche un melange de la roideur et du laisser-aller presque enfantin qui caracterise l'Americain de l'Ouest. Vetus presque de meme, habit noir fin, linge blanc, gilet de satin et epingles de diamants, ils portaient de larges favoris soigneusement lisses; quelques-uns avaient des moustaches. Leurs cheveux tombaient en boucles sur leurs epaules. La plupart portaient le col de chemise rabattu, decouvrant des cous robustes et bronzes par le soleil. Le rapport de leurs physionomies me frappa; ils ne se ressemblaient pas precisement; mais il y avait dans l'expression de leurs yeux une remarquable similitude d'expression qui indiquait sans doute chez eux des occupations et un genre de vie pareils. Etaient-ce des chasseurs? Non. Le chasseur a les mains moins halees et plus chargees de bijoux: son gilet est d'une coupe plus gaie; tout son habillement vise davantage au faste et a la *super elegance*. De plus, le chasseur n'affecte pas ces airs en dehors et pleins de confiance. Il est trop habitue a la prudence. Quand il est a l'hotel, il s'y tient tranquille et reserve. Le chasseur est un oiseau de proie, et ses habitudes, comme celles de l'oiseau de proie, sont silencieuses et solitaires.

– Quels sont ces messieurs? demandai-je a quelqu'un assis aupres de moi, en lui indiquant ces personnages.

– Les hommes de la prairie.

– Les hommes de la prairie?.

– Oui, les marchands de Santa-Fe.

– Les marchands? repetai-je avec surprise, ne pouvant concilier une elegance pareille avec aucune idee de commerce ou de prairies.

– Oui, continua mon interlocuteur! Ce gros homme de bonne mine qui est au milieu est Bent; Bill-Bent, comme on l'appelle. Le gentleman qui est a sa droite est le jeune Sublette; l'autre assis a sa gauche, est un des Choteaus; celui-ci est le grave Jerry Folger.

– Ce sont donc alors ces celebres marchands de la prairie?

– Précisément.

Je me mis à les considérer avec une curiosité croissante. Ils m'observaient de leur côté, et je m'aperçus que j'étais moi-même l'objet de leur conversation. A ce moment, l'un d'eux, un élégant et hardi jeune homme, sortit du groupe, et s'avancant vers moi:

– Ne vous êtes-vous pas enquis de M. Saint-Vrain? me demanda-t-il.

– Oui monsieur.

– Charles?

– Oui, c'est cela même.

– C'est moi.

Je tirai ma lettre de recommandation et la lui présentai. Il en prit connaissance.

– Mon cher ami, me dit-il en me tendant cordialement la main, je suis vraiment désolé de ne pas m'être trouvé ici. J'arrive de la haute rivière ce matin. Valton est vraiment stupide de n'avoir pas ajouté sur l'adresse le nom de Bill-Bent! Depuis quand êtes-vous arrivé?

– Depuis trois jours. Je suis arrivé le 10.

– Bon Dieu! qu'avez-vous pu faire pendant tout ce temps-là! Venez, que je vous présente. He! Bent! Bill! Jerry!

Un instant après, j'avais fraternisé avec le groupe entier des marchands de la prairie, dont mon nouvel ami Saint-Vrain faisait partie.

– C'est le premier coup? demanda l'un des marchands au moment où le mugissement d'un gong retentissait dans la galerie.

– Oui, répondit Bent après avoir consulté sa montre. Nous avons juste le temps de prendre quelque chose: Allons.

Bent se dirigea vers le salon, et nous suivîmes tous *nemini dissentiente*. On était au milieu du printemps. La jeune menthe avait poussé, circonstance botanique dont mes nouveaux amis semblaient avoir une connaissance parfaite, car tous ils demandèrent un *julep de menthe*. La préparation et l'absorption de ce breuvage nous occupèrent jusqu'à ce que le second coup du gong nous convoquât pour le dîner.

– Venez prendre place près de nous, monsieur Haller, dit Bent; je regrette que nous ne vous ayons pas connu plus tôt. Vous avez été bien seul!

Ce disant, il se dirigea vers la salle à manger; nous le suivîmes. Pas besoin de donner la description d'un dîner à l'hôtel des *Planteurs*. Comme à l'ordinaire, les tranches de venaison, les langues de buffalo, les poulets de la prairie, les excellentes grenouilles du centre de l'Illinois en faisaient le fond. Il est inutile d'entrer dans plus de détails sur le repas, et quant à ce qui suivit, je ne saurais en rendre compte. Nous restâmes assis jusqu'à ce qu'il n'y eut plus que nous à table. La nappe fut alors enlevée, et nous commençâmes à fumer des régalias et à boire du madère à *douze dollars* la bouteille! Ce vin était commandé par l'un des convives, non par simple bouteille, mais par demi-douzaines. Je me rappelle parfaitement cela, et je me souviens aussi que la carte des vins et le crayon me furent vivement retirés des mains chaque fois que je voulus les prendre. J'ai souvenir d'avoir entendu le récit d'aventures terribles avec les Pawnies, les Comanches, les Pieds-Noirs, et d'y avoir pris un goût si vif que je devins enthousiaste de la vie de la prairie. Un des marchands, me demanda alors si je ne voudrais pas me joindre à eux dans une de leurs tournées; sur quoi je fis tout un discours qui avait pour conclusion l'offre d'accompagner mes nouveaux amis dans leur prochaine expédition. Après cela, Saint-Vrain déclara que j'étais fait pour ce genre de vie, ce qui me flatta infiniment. Puis quelqu'un chanta une chanson espagnole avec accompagnement de guitare, je crois; un autre exécuta une danse de guerre des Indiens. Enfin nous nous levâmes tous et entonnâmes en chœur: *Bannière semée d'étoiles!* A partir de ce moment, je ne me rappelle plus rien, jusqu'au lendemain matin, où je me souviens parfaitement que je m'éveillai avec un violent mal de tête.

J'avais à peine eu le temps de réfléchir sur mes folies de la veille, que ma porte s'ouvrit; Saint-Vrain et une demi-douzaine de mes compagnons de table firent irruption dans ma chambre. Ils étaient

suivis d'un garçon portant plusieurs grands verres entoures de glace, et remplis d'un liquide couleur d'ambre pale.

– Un coup de sherry, monsieur Haller! cria l'un; c'est la meilleure chose que vous puissiez prendre; buvez, mon garçon, cela va vous rafraichir en un saut d'ecureuil.

J'avalai le fortifiant breuvage.

– Maintenant, mon cher ami, dit Saint-Vrain, vous valez cent pour cent de plus! Mais, dites-moi: est-ce serieusement que vous avez parle de venir avec nous a travers les plaines? Nous partons dans une semaine. Je serais au regret de me separer de vous sitot.

– Mais je parlais tres-serieusement. Je vais avec vous, si vous voulez bien m'indiquer ce qu'il faut faire pour cela.

– Rien de plus aise. Achetez d'abord un cheval.

– J'en ai un.

– Eh bien, quelques articles de vetement, un rifle, une paire de pistolets, un...

– Bon, bon! j'ai tout cela. Ce n'est pas ca que je vous demande. Voici: vous autres, vous portez des marchandises a Santa-Fe; vous doublez ou triplez votre argent par ce moyen. Or, j'ai 10,000 dollars ici, a la Banque. Pourquoi ne combinerai-je pas le profit avec le plaisir, et n'emploierai-je ce capital comme vous faites pour le votre?

– Rien ne vous en empeche; c'est une bonne idee.

– Eh bien, alors, si quelqu'un de vous veut bien venir avec moi et me guider dans le choix des marchandises qui conviennent le mieux pour le marche de Santa-Fe, je paierai son vin a diner, et ce n'est pas la une petite prime de commission, j'imagine.

Les marchands de la prairie partirent d'un grand eclat de rire, declarant qu'ils voulaient tous aller courir les boutiques avec moi. Apres le dejeuner nous sortimes bras dessus bras dessous. Avant l'heure du diner, j'avais converti mes fonds en calicots, couteaux longs et miroirs, conservant juste assez d'argent pour acheter des mules, des wagons, et engager des voituriers a Independance, notre point de depart pour les prairies. Quelques jours apres nous remontions le Missouri en steam-boat, et nous nous dirigions vers les prairies, sans routes tracees, du Grand-Ouest.

II

LA FIEVRE DE LA PRAIRIE

Nous employames une semaine a nous pourvoir de mules et de wagons a Independance, puis nous nous mimes en route a travers les plaines. Le caravane se composait de cent wagons conduits par environ deux cents hommes. Deux de ces enormes vehicules contenaient toute ma pacotille. Pour en avoir soin, j'avais engage deux grands et maigres Missouriens a longues chevelures. J'avais aussi pris avec moi un Canadien nomade, appele Gode, qui tenait a la fois du serviteur et du compagnon. Que sont devenus les brillants *gentlemen* de l'hotel des *Planteurs*? ont-ils ete laisses en arriere? On ne voit la que des hommes en blouse de chasse, coiffes de chapeaux rabattus. Oui, mais ces chapeaux recouvrent les memes figures, et sous ces blouses grossieres on retrouve les joyeux compagnons que nous avons connus. La soie noire et les diamants ont disparu; les marchands sont pares de leur costume des prairies. La description de ma propre toilette donnera une idee de la leur, car j'avais pris soin de me vetir comme eux. Figurez-vous une blouse de chasse de daim faconnee. Je ne puis mieux caracteriser la forme de ce vetement qu'en le comparant a la tunique des anciens. Il est d'une couleur jaune clair, coquettement orne de piqures et de broderies; le collet, car il y a un petit collet, est frange d'aiguillettes taillees dans le cuir meme. La jupe, ample et longue, est brochee d'une frange semblable. Une paire de jambards en drap rouge montant jusqu'a la cuisse, emprisonne un fort pantalon et de lourdes bottes armees de grands eperons de cuivre. Une chemise de cotonnade de couleur, une cravate bleue et un chapeau de Guayaquil a larges bords completent le liste des pieces de mon vetement. Derriere, moi sur l'arriere de ma selle, on peut voir un objet d'un rouge vif roule en cylindre. C'est mon *mackinaw*, piece essentielle entre toutes, car elle me sert de lit la nuit et de manteau dans toutes les autres occasions. Au milieu se trouve une petite fente par laquelle je passe ma tete quand il fait froid ou quand il pleut, et je me trouve ainsi couvert jusqu'a la cheville.

Ainsi que je l'ai dit, mes *compagnons* de voyage sont habilles comme moi. A quelque difference pres dans la couleur de la couverture et des guetres, dans le tissu de la chemise, la description que j'ai donnee peut etre consideree comme un type du costume de la prairie. Nous sommes tous egalement armes et equipes a peu de chose pres de la meme maniere. Pour ma part, je puis dire que je suis arme jusqu'aux dents. Mes fontes sont garnies d'une paire de *revolvers* de Colt, a gros calibre, de six coups chacun. Dans ma ceinture, j'en ai une autre paire de plus petits, de cinq coups chacun. De plus, j'ai mon rifle leger, ce qui me fait en tout vingt-trois coups a tirer en autant de secondes. En outre, je porte dans ma ceinture une longue lame brillante connue sous le nom de *bowie-knife* (couteau recourbe). Cet instrument est tout a la fois mon couteau de chasse et mon couteau de table, en un mot, mon couteau pour tout faire. Mon equipement se compose d'une gibeciere, d'une poire a poudre en bandouliere, d'une forte gourde et d'un havre-sac pour mes rations. Mais si nous sommes equipes de meme, nous sommes diversement montes. Les uns chevauchent sur des mules, les autres sur des mustangs¹; peu d'entre nous ont emmene leur cheval americain favori. Je suis du nombre de ces derniers.

Je monte un etalon a robe brun fonce, a jambes noires, et dont le museau a la couleur de la fougere fletrie. C'est un demi-sang arabe, admirablement proportionne. Il repond au nom de *Moro*, nom espagnol qu'il a recu, j'ignore pourquoi, du planteur louisianais de qui je l'ai achete. J'ai retenu ce nom auquel il repond parfaitement. Il est beau, vigoureux et rapide. Plusieurs de mes compagnons se prennent de passion pour lui pendant la route, et m'en offrent des prix considerables. Mais je ne suis pas tente de m'en defaire, mon noble *Moro* me sert trop bien. De jour en jour je m'attache davantage a lui. Mon chien Alp, un Saint-Bernard que j'ai achete d'un emigrant suisse a Saint-Louis, possede

¹ *Mustenos*, chevaux mexicains de race espagnole.

aussi une grande part de mes affections. En me reportant a mon livre de notes, je trouve que nous voyageames pendant plusieurs semaines a travers les prairies, sans aucun incident digne d'interet. Pour moi, l'aspect des choses constituait un interet assez grand; je ne me rappelle pas avoir vu un tableau plus emouvant que celui de notre longue caravane de wagons; ces navires de la prairie, se deroulaient sur la plaine, ou grimpant lentement quelque pente douce, leurs baches blanches se detachant en contraste sur le vert sombre de l'herbe. La nuit, le camp retranche par la ceinture des wagons et les chevaux attaches a des piquets autour formaient un tableau non moins pittoresque. Le paysage, tout nouveau pour moi, m'impressionnait d'une facon toute particuliere. Les cours d'eau etaient marques par de hautes bordures de cotonniers dont les troncs, semblables a des colonnes, supportaient un epais feuillage argente. Ces bordures, par leur rencontre en differents points, semblaient former comme des clotures et divisaient la prairie de telle sorte, que nous paraissions voyager a travers des champs bordes de haies gigantesques. Nous traversames plusieurs rivieres, les unes a gue, les autres, plus larges et plus profondes, en faisant flotter nos wagons. De temps en temps nous apercevions des daims et des antilopes, et nos chasseurs en tuaient quelques-uns; mais nous n'avions pas encore atteint le territoire des buffalos.

Parfois nous faisons une halte d'un jour, pour reparer nos forces, dans quelque vallon boise, garni d'une herbe epaisse et arrose d'une eau pure. De temps a autre, nous etions arretes pour racommoder un timon ou un essieu brise, ou pour degager un wagon embourbe. J'avais peu a m'inquieter, pour ma part, de mes equipages. Mes Missouriens se trouvaient etre d'adroits et vigoureux compagnons qui savaient se tirer d'affaire en s'aidant l'un l'autre, et sans se lamenter a propos de chaque accident, comme si tout eut ete perdu. L'herbe etait haute; nos mules et nos boeufs, au lieu de maigrir, devenaient plus gras de jour en jour. Je pouvais disposer de la meilleure part du mais dont mes wagons etaient pourvus en faveur de Moro, qui se trouvait tres-bien de cette nourriture.

Comme nous approchions de l'Arkansas, nous apercumes des hommes a cheval qui disparaissaient derrieres des collines. C'etaient des Pawnees, et, pendant plusieurs jours, des troupes de ces farouches guerriers roderent sur les flancs de la caravane. Mais ils reconnaissaient notre force, et se tenaient hors de portee de nos longues carabines. Chaque jour m'apportait une nouvelle impression, soit incident de voyage, soit aspect du paysage, Gode, qui avait ete successivement voyageur, chasseur, trappeur et *coureur de bois*, m'avait, dans nos conversations intimes, instruit de plusieurs details relatifs a la vie de la prairie; grace a cela j'etais a meme de faire bonne figure au milieu de mes nouveaux camarades. De son cote, Saint-Vrain, dont le caractere franc et genereux m'avait inspire une vive sympathie, n'epargnait aucun soin pour me rendre le voyage agreable. De telle sorte que les courses du jour et les histoires terribles des veilles de nuit m'eurent bientot inocule la passion de cette nouvelle vie. J'avais gagne la *fièvre de la prairie*. C'est ce que mes compagnons me dirent en riant. Je compris plus tard la signification de ces mots: La fièvre de la prairie! Oui, j'etais justement en train de m'inoculer cette etrange affection. Elle s'emparait de moi rapidement. Les souvenirs de la famille commençaient a s'effacer de mon esprit; et avec eux s'évanouissaient les folles illusions de l'ambition juvenile. Les plaisirs de la ville n'avaient plus aucun echo dans mon coeur, et je perdais toute memoire des doux yeux, des tresses soyeuses, des vives emotions de l'amour, si fecondes en tourments; toutes ces impressions anciennes s'effacaient; il semblait qu'elles n'eussent jamais existe, que je ne les eusse jamais ressenties! mes forces intellectuelles et physiques s'accroissaient; je sentais une vivacite d'esprit, une vigueur de corps, que je ne m'etais jamais connues. Je trouvais du plaisir dans le mouvement. Mon sang coulait plus chaud et plus rapide dans mes veines, ma vue etait devenue plus percante; je pouvais regarder fixement le soleil sans baisser les paupieres. Etais-je penetre d'une portion de l'essence divine qui remplit, anime ces vastes solitudes qu'elle semble plus particulierement habiter? Qui pourrait repondre a cela? – La fièvre de la prairie! – Je la sens a present! Tandis que j'ecriis ces memoires, mes doigts se crispent comme pour saisir les renes, mes genoux se rapprochent, mes muscles se roidissent comme pour etreindre les flancs de mon noble cheval, et je m'elance a travers les vagues verdoyantes de la mer-prairie.

III

COURSE A DOS DE BUFFALO

Il s'était écoulé environ quatre jours quand nous atteignîmes les bords de l'Arkansas, environ six milles au-dessous des *Plum Buttes*². Nos wagons furent formés en cercle et nous établîmes notre camp. Jusque-là nous n'avions vu qu'un très-petit nombre de buffalos; quelques mâles égarés, tout au plus deux ou trois ensemble, et ils ne se laissaient pas approcher. C'était bien la saison de leurs courses; mais nous n'avions rencontré encore aucun de ces grands troupeaux emportés par le rut.

– La-bas! cria Saint-Vrain, voilà de la viande fraîche pour notre souper.

Nous tournâmes les yeux vers le nord-ouest, que nous indiquait notre ami. Sur l'escarpement d'un plateau peu élevé, cinq silhouettes noires se découpaient à l'horizon. Il nous suffit d'un coup d'oeil pour reconnaître des buffalos. Au moment où Saint-Vrain parlait, nous étions en train de desseller nos chevaux. Reboucler les sangles, rabattre les étriers, sauter en selle et s'élancer au galop fut l'affaire d'un moment. La moitié d'entre nous environ partit: quelques-uns, comme moi, pour le simple plaisir de courir, tandis que d'autres, vieux chasseurs, semblaient sentir la chair fraîche. Nous n'avions fait qu'une faible journée de marche; nos chevaux étaient encore tout frais, et en trois fois l'espace de quelques minutes, les trois milles qui nous séparaient des bêtes fauves furent réduits à un. Là nous fumes *eventes*. Plusieurs d'entre nous, et j'étais du nombre, n'ayant pas l'expérience de la prairie, dédaignant les avis, ayant galopé droit en avant, et les buffalos, ouvrant leurs narines au vent, nous avaient sentis. L'un d'eux leva sa tête velue, renifla, frappa le sol de son sabot, se roula par terre, se releva de nouveau, et partit rapidement, suivi de ses quatre compagnons. Il ne nous restait plus d'autre alternative que d'abandonner la chasse, ou de lancer nos chevaux sur les traces des buffalos. Nous primes ce dernier parti, et nous pressâmes notre galop. Tout à la fois, nous nous dirigeâmes vers une ligne qui nous faisait l'effet d'un mur de terre de six pieds de haut. C'était comme une immense marche d'escalier qui séparait deux plateaux, et qui s'étendait à droite et à gauche aussi loin que l'oeil pouvait atteindre, sans la moindre apparence de brèche. Cet obstacle nous força de retenir les rênes et nous fit hésiter. Quelques-uns firent demi-tour et s'en allèrent, tandis qu'une demi-douzaine, mieux montés, parmi lesquels Saint-Vrain, mon voyageur Gode et moi, ne voulant pas renoncer si aisément à la chasse, nous piquâmes des deux et parvîmes à franchir l'escarpement. De ce point nous eûmes encore à courir cinq milles au grand galop, nos chevaux blanchissant d'écume, pour atteindre le dernier de la bande, une jeune femelle, qui tomba percée d'autant de balles que nous étions de chasseurs à sa poursuite. Comme les autres avaient gagné pas mal d'avance, et que nous avions assez de viande pour tous, nous nous arrêtâmes, et, descendant de cheval, nous procédâmes au dépouillement de la bête. L'opération fut bientôt terminée sous l'habile couteau des chasseurs. Nous avions alors le loisir de regarder en arrière et de calculer la distance que nous avions parcourue depuis le camp.

– Huit milles, à un pouce près, s'écria l'un.

– Nous sommes près de la route, dit Saint-Vrain, montrant du doigt d'anciennes traces de wagons qui marquaient le passage des marchands de Santa-Fe.

– Eh bien?

– Si nous retournons au camp, nous aurons à revenir sur nos pas demain matin. Cela fera seize milles en pure perte.

– C'est juste.

– Restons ici, alors. Il y a de l'herbe et de l'eau. Voici de la viande de buffalo; nous avons nos couvertures; que nous faut-il de plus?

– Je suis d'avis de rester où nous sommes.

² Mot à mot: Collines à fruit.

– Et moi aussi.

– Et moi aussi.

En un clin d'oeil, les sangles furent debouclees, les selles enlevees, et nos chevaux pantelants se mirent a tondre l'herbe de la prairie, dans le cercle de leurs longes. Un ruisseau cristallin, ce que les Espagnols appellent un *arroyo*, coulait au sud vers l'Arkansas. Sur le bord de ce ruisseau, et pres d'un escarpement de la rive, nous choisimes une place pour notre bivouac. On ramassa du *bois de vache*, on alluma du feu, et bientot des tranches de bosses embrochees sur des batons cracherent leurs jus dans la flamme, en crepitant. Saint-Vrain et moi nous avions heureusement nos gourdes, et comme chacune d'elles contenait une pinte de pur cognac, nous etions en mesure pour souper passablement. Les vieux chasseurs s'etaient munis de leurs pipes et de tabac; mon ami et moi nous avions des cigares, et nous restames assis autour du feu jusqu'a une heure tres-avancee, fumant et pretant l'oreille aux recits terribles des aventures de la montagne. Enfin, la veillee se termina; on raccourcit les longes, on rapprocha les piquets; mes camarades, s'enveloppant dans leurs couvertures, poserent leur tete sur le siege de leurs selles et s'abandonnerent au sommeil.

Il y avait parmi nous un homme du nom de Hibbets, qui, a cause de ses habitudes somnolentes, avait reçu le sobriquet de *l'Endormi*. Pour cette raison, on lui assigna le premier tour de garde, regardant les premieres heures de la nuit comme les moins dangereuses, car les Indiens attaquent rarement un camp avant l'heure ou le sommeil est le plus profond, c'est-a-dire un peu avant le point du jour. Hibbets avait gagne son poste, le sommet de l'escarpement, d'ou il pouvait apercevoir toute la prairie environnante. Avant la nuit, j'avais remarque une place charmante sur le bord de *l'arroyo*, a environ deux cents pas de l'endroit ou mes camarades etaient couches. Muni de mon rifle, de mon manteau et de ma couverture, je me dirigeai vers ce point en criant a *l'Endormi*, de m'avertir en cas d'alarme. Le terrain, en pente douce, etait couvert d'un epais tapis d'herbe seche. J'y etendis mon manteau, et enveloppe dans ma couverture, je me couchai, le cigare a la bouche, pour m'endormir en fumant. Il faisait un admirable clair de lune, si brillant, que je pouvais distinguer la couleur des fleurs de la prairie: les euphorbes argentes, les petales d'or du tournesol, les mauves ecarlates qui frangeaient les bords de *l'arroyo* a mes pieds. Un calme enchanteur regnait dans l'air; le silence etait rompu seulement par les hurlements intermittents du loup de la prairie, le ronflement lointain de mes compagnons, et le *crop-crop* de nos chevaux tondant l'herbe.

Je demeurai eveille jusqu'a ce que mon cigare en vint a me bruler les levres (nous les fumions jusqu'au bout dans les prairies); puis, je me mis sur le cote, et voyageai bientot dans le pays des songes. A peine avais-je sommeille quelques minutes que j'entendis un bruit etrange, quelque chose d'analogue a un tonnerre lointain ou au mugissement d'une cataracte. Le sol semblait trembler sous moi. Nous allons etre trempes par un orage, – pensai-je, a moitie endormi, mais ayant encore conscience de ce qui se passait autour de moi; je rassemblai les plis de ma couverture et m'endormis de nouveau. Le bruit devint plus fort et plus distinct; il me reveilla tout a fait. Je reconnus le roulement de milliers de sabots frappant la terre, mele aux mugissements de milliers de boeufs! La terre resonait et tremblait. J'entendis las voix de mes camarades, de Saint-Vrain, et de Gode, ce dernier criant a pleine gorge:

– Sacrrr!.. Monsieur, prenez garde! des buffles.

Je vis qu'ils avaient detache les chevaux et les amenaient au bas de l'escarpement. Je me dressai sur mes pieds, me debarrassant de ma couverture. Un effrayant spectacle s'offrit a mes yeux. Aussi loin que ma vue pouvait s'etendre a l'ouest, la prairie semblait en mouvement. Des vagues noires roulaient sur ses contours ondules, comme si quelque volcan eut pousse sa lave a travers la plaine. Des milliers de points brillants etincelaient et disparaissaient sur cette surface mouvante, semblables a des traits de feu. Le sol tremblait, les hommes criaient, les chevaux, roidissant leurs longes, hennissaient avec terreur; mon chien aboyait et hurlait en courant tout autour de moi! Pendant un moment je crus etre le jouet d'un songe. Mais non; la scene etait trop reelle et ne pouvait Passer pour une vision. Je

vis la bordure du flot noir a dix yards de moi et s'approchant toujours! Alors, et seulement alors, je reconnus les bosses velues et les prunelles étincelantes des buffalos.

– Grand Dieu! pensai-je, ils vont me passer sur le corps.

Il était trop tard pour chercher mon salut dans la fuite. Je saisis mon rifle et fis feu sur le plus avancé de la bande. L'effet, de ma balle fut insensible. L'eau de l'arroyo m'éclaboussa jusqu'à la face; un bison monstrueux, en tête du troupeau, furieux et mugissant, s'élançait à travers le courant et regrimpait la rive. Je fus saisi et lancé en l'air. J'avais été jeté en arrière, et je retombai sur une masse mouvante. Je ne me sentais ni blessé ni étourdi, mais j'étais emporté en avant sur le dos de plusieurs animaux qui, dans cet épais troupeau, couraient en se touchant les flancs. Une pensée soudaine me vint et m'attachant à celui qui était plus immédiatement au-dessous de moi, je l'enfourchai, embrassant sa bosse, et m'accrochant aux longs poils qui garnissaient son cou. L'animal, terrifié, précipita sa course et eut bientôt dépassé la bande. C'était justement ce que je désirais, et nous courûmes ainsi à travers la prairie, au plein galop du bison qui s'imaginait sans doute qu'une panthère ou un casamount³ était sur ses épaules.

Je n'avais aucune envie de le desabuser, et craignant même qu'il ne s'aperçut que je n'étais pas un animal dangereux et ne se décidât à faire halte, je tirai mon couteau, dont j'étais heureusement muni, et je le piquai chaque fois qu'il semblait ralentir sa course. À chaque coup de cet aiguillon, il poussait un rugissement et redoublait de vitesse. Je courais un danger terrible. Le troupeau nous suivait de près, déployant un front de près d'un mille, et il devait inévitablement me passer sur le corps, si mon buffalo venait à s'arrêter et à me laisser sur la prairie. Néanmoins, et quel que fut le péril, je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement en pensant à la figure grotesque que je devais faire. Nous tombâmes au milieu d'un village de *Chiens-de-prairie*. Là, je m'imaginai que l'animal allait faire demi-tour et revenir sur ses pas. Cela interrompit mon accès de gaieté; mais le buffalo à l'habitude de courir droit devant lui, et le mien, heureusement, ne fit pas exception à la règle. Il allait toujours, tombant parfois sur les genoux, soufflant et mugissant de rage et de terreur.

Les *Plum-Buttes* étaient directement dans la ligne de notre course. J'avais remarqué cela depuis notre point de départ, et je m'étais dit que si je pouvais les atteindre, je serais sauf. Elles étaient à environ trois milles de l'endroit où nous avions établi notre bivouac, mais, à la façon dont je franchis cette distance, il me sembla que j'avais fait dix milles au moins. Un petit monticule s'élevait dans la prairie à quelques centaines de yards du groupe des hauteurs. Je m'efforçai de diriger ma monture écumante vers cette butte en l'excitant à un dernier effort avec mon couteau. Elle me porta complaisamment à une centaine de yards de sa base. C'était le moment de prendre congé de mon noir compagnon. J'aurais pu facilement le tuer pendant que j'étais sur son dos. La partie la plus vulnérable de son corps monstrueux était à portée de mon couteau; mais, en vérité, je n'aurais pas voulu me rendre coupable de sa mort pour Koh-i-nor. Retirant mes doigts de la toison, je me laissai glisser le long de son dos, et sans prendre plus de temps qu'il n'en fallait pour lui dire bonsoir, je m'élançai de toute la vitesse de mes jambes vers la hauteur; j'y grimpai, et m'asseyant sur un quartier de roche, je tournai mes yeux du côté de la prairie. La lune brillait toujours d'un vif éclat. Mon buffalo avait fait halte non loin de la place où j'avais pris congé de lui, il s'était arrêté, regardait en arrière et paraissait profondément étonné. Il y avait quelque chose de si comique dans sa mine que je partis d'un éclat de rire; j'étais en pleine sécurité sur mon poste élevé. Je regardai au sud-ouest; aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, la prairie était noire et en mouvement. Les vagues vivantes venaient roulant vers moi; je pouvais les contempler désormais sans crainte. Ces milliers de prunelles étincelantes, brillant de phosphorescentes lueurs, ne me causaient plus aucun effroi. Le troupeau était à environ un demi-mille de distance; je crus voir quelques éclairs et entendre le bruit de coups de feu au loin sur le flanc gauche de la sombre masse; ces bruits me donnaient à penser que mes compagnons, sur le sort desquels j'avais conçu quelques inquiétudes, étaient sains et saufs.

³ Chat sauvage de montagne.

Les buffalos approchaient de la butte sur laquelle je m'étais établi, et, apercevant l'obstacle, il se divisèrent en deux grands courants, à ma droite et à ma gauche. Je fus frappé, dans ce moment, de voir que mon bison, – mon propre bison, – au lieu d'attendre que ses camarades l'eussent rattrapé et de se joindre à ceux de l'avant-garde, se mit à galoper en secouant la tête, comme si une bande de loups eût été à ses trousses; il se dirigea obliquement de manière à se mettre en dehors de la bande. Quand il eut atteint un point correspondant au flanc de la troupe, il s'en rapprocha un peu et finit par se confondre dans la masse. Cette étrange tactique me frappa alors d'étonnement, mais j'appris ensuite que c'était une profonde stratégie de la part de cet animal. S'il fut resté où je l'avais quitté, les buffalos de l'avant-garde auraient pu le prendre pour quelque membre d'une autre tribu, et lui auraient certainement fait un très-mauvais parti. Je demeurai assis sur mon rocher environ pendant deux heures, attendant tranquillement que le noir torrent se fut écoulé. J'étais comme sur une île au milieu de cette mer sombre et couverte d'étincelles. Un moment, je m'imaginai que c'était moi qui étais entraîné, et que la butte flottait en avant, tandis que les buffalos restaient immobiles. Le vertige me monta au cerveau, et je ne pus chasser cette étrange illusion qu'en me dressant sur mes pieds. Le torrent roulait toujours gagnant en avant; enfin je vis passer l'arrière-garde à moitié débandée. Je descendis de mon asile, et me mis en devoir de chercher ma route à travers le terrain foule et devenu noir. Ce qui était auparavant un vert gazon présentait maintenant l'aspect d'une terre fraîchement labourée et trempée par un troupeau de boeufs. Des animaux blancs, nombreux et formant comme un troupeau de moutons, passèrent près de moi; c'étaient des loups poursuivant les trainards de la bande. Je poussai en avant, me dirigeant vers le sud. Enfin, j'entendis des voix, et, à la clarte de la lune, je vis plusieurs cavaliers galopant en cercle à travers la plaine. Je criai "Halloa!" Une voix répondit à la mienne, un des cavaliers vint à moi à toute vitesse; c'est Saint-Vrain.

– Dieu puissant, Haller! cria-t-il en arrêtant son cheval et se penchant sur sa selle pour mieux me voir; est-ce vous ou est-ce votre spectre? En vérité, c'est lui-même! et vivant!

– Et qui ne s'est jamais mieux porté, m'écriai-je.

– Mais d'où tombez-vous? des nuages? du ciel? d'où enfin?

Et ses questions étaient répétées en écho par tous les autres, qui, à ce moment, me serraient la main comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis un an. Gode paraissait entre tous le plus stupéfait.

– Mon Dieu! lance en l'air, foule aux pieds d'un million de buffles damnés, et pas mort! Cr-r-re matin!

– Nous nous étions mis à la recherche de votre corps, ou plutôt de ce qui pouvait en rester, dit Saint-Vrain. Nous avons fouillé la prairie pas à pas à un mille à la ronde, et nous étions presque tentés de croire que les bêtes féroces vous avaient totalement dévoré.

– Dévorer monsieur! Non! trois millions de buffles ne l'auraient pas dévoré. Mon Dieu! Ah! gredin de l'Endormi, que le diable t'emporte!

Cette apostrophe s'adressait à Hibbets, qui n'avait pas indiqué à mes camarades l'endroit où j'étais couché, et m'avait ainsi exposé à un danger si terrible.

– Nous vous avons vu lance en l'air, continua Saint-Vrain, et retomber dans le plus épais de la bande. En conséquence, nous vous regardions comme perdu. Mais, au nom de Dieu, comment avez-vous pu vous tirer de là?

Je racontai mon aventure à mes camarades émerveillés.

– Par Dieu! cria Gode, c'est une merveilleuse histoire! Et voilà un gaillard qui n'est pas manchot!

À dater de ce moment, je fus considéré comme un *capitaine* parmi les gens de la prairie. Mes compagnons avaient fait de la bonne besogne pendant ce temps, et une douzaine de masses noires, qui gisaient sur la plaine, en rendaient témoignage. Ils avaient retrouvé mon rifle et ma couverture; cette dernière, enfoncée dans la terre par le pietinement. Saint-Vrain avait encore quelques gorgées d'eau-de-vie dans sa gourde; après l'avoir vidée et avoir remplacé les vedettes, nous reprîmes nos couchés de gazon et passâmes le reste de la nuit à dormir.

IV

UNE POSITION TERRIBLE

Peu de jours apres, une autre aventure m'arriva; et je commencai a penser que j'etais predestine a devenir un *heros* parmi les montagnards.

Un petit detachement dont je faisais partie avait pris les devants. Notre but etait d'arriver a Santa-Fe un jour ou deux avant la caravane, afin de tout arranger avec le gouverneur pour l'entree des wagons dans cette capitale. Nous faisons route pour le *Cimmaron*. Pendant une centaine de milles environ, nous traversames un desert sterile, depourvu de gibier et presque entierement prive d'eau. Les buffalos avaient completement disparu, et les daims etaient plus que rares. Il fallait nous contenter de la viande sechee que nous avions emportee avec nous des etablissements. Nous etions dans le desert de l'*Artemisia*. De temps en temps, nous apercevions une legere antilope bondissant au loin devant nous, mais se tenant hors de toute portee. Ces animaux semblaient etre plus familiers que d'ordinaire. Trois jours apres avoir quitte la caravane, comme nous chevauchions pres du Cimmaron, je crus voir une tete cornue derriere un pli de la prairie. Mes compagnons refuserent de me croire, et aucun d'eux ne voulut m'accompagner. Alors, me detournant de la route, je partis seul. Gode ayant pris les devants, l'un de mes camarades se chargea de mon chien que je ne voulais pas emmener, craignant d'effaroucher les antilopes. Mon cheval etais frais et plein d'ardeur; et que je dusse reussir ou non, je savais qu'il me serait facile de rejoindre la troupe a son prochain campement. Je piquai droit vers la place ou j'avais vu disparaître l'objet, et qui semblait etre a un demi-mille environ de la route; mais il se trouva que la distance etait beaucoup plus grande; c'est une illusion commune dans l'atmosphere transparente de ces regions elevees.

Un singulier accident de terrain, ce qu'on appelle dans ces contrees un *couteau des prairies*, d'une petite elevation, coupait la plaine de l'est a l'ouest; un fourre de cactus couvrait une partie de son sommet. Je me dirigeai vers ce fourre. Je mis pied a terre au bas de la pente, et, conduisant mon cheval au milieu des cactus je l'attachai a une des branches. Puis je gravis avec precaution, a travers les feuilles epineuses, vers le point ou je m'imaginai avoir vu l'animal. A ma grande joie, j'aperçus, non pas une antilope, mais un couple de ces charmants animaux, qui broutaient tranquillement, malheureusement trop loin pour que ma balle put les atteindre. Ils etaient au moins a trois cents yards, sur une pente douce et herbeuse. Entre eux et moi pas le moindre buisson pour me cacher, dans le cas ou j'aurais voulu m'approcher. Quel parti prendre? Pendant quelques minutes, je repassai dans mon esprit les differentes ruses de chasse usitees pour prendre l'antilope. Imiterais-je leur cri? Valait-il mieux chercher a les attirer en elefant mon mouchoir? Elles etaient evidemment trop farouches; car, de minute en minute, je les voyais dresser leurs jolies petites tetes et jeter un regard inquiet autour d'elles. Je me rappelai que la couverture de ma selle etait rouge. En l'etendant sur les branches d'un buisson de cactus, je reussirais peut-etre a les attirer. Ne voyant pas d'autre moyen, j'etais sur le point de retourner prendre ma couverture, quand tout a coup mes yeux s'arreterent sur une ligne de terre nue qui traversait la prairie, entre moi et l'endroit ou les animaux paissaient. C'etait une brisure dans la surface de la plaine, une route de buffalo ou le lit d'un arroyo. Dans tout les cas, c'etait le couvert dont j'avais besoin, car les antilopes n'en etaient pas a plus de cent yards, et s'en rapprochaient tout en broutant. Je quittai les buissons et me dirigeai, en me laissant glisser le long de la pente, vers le point ou l'enfoncement me paraissait le plus marque. La, a ma grande surprise, je me trouvai au bord d'un large arroyo, dont l'eau, claire et peu profonde, coulait doucement sur un lit de sable et de gypse. Les bords ne s'elevaient pas a plus de trois pieds du niveau, de l'eau, excepte a l'endroit ou l'escarpement venait rencontrer le courant. La, il y avait une elevation assez forte; je longeai la base, j'entrai dans le canal et me mis en devoir de le remonter. J'arrivai bientot, comme j'en avais l'intention, a la place ou le courant, apres avoir suivi une ligne parallele a l'escarpement,

le traversait en le coupant a pic. La, je m'arretai, et regardai avec toutes sortes de precautions par-dessus le bord. Les antilopes s'etaient rapprochees a moins d'une portee de fusil de l'arroyo; mais elles etaient encore loin de mon poste. Elles continuaient a brouter tranquillement, insouciantes du danger. Je redescendis, et repris ma marche dans l'eau.

C'etait une rude besogne que de marcher dans cette voie. Le lit de la ravine etait forme d'une terre molle qui cedait sous le pied, et il me fallait eviter de faire le moindre bruit, sous peine d'effaroucher le gibier; mais j'etais soutenu dans mes efforts par la perspective d'avoir de la venaison fraiche pour mon souper. Apres avoir peniblement parcouru quelques cents yards, je me trouvai en face d'un petit buisson d'absinthe qui touchait a la rive.

– Je suis assez pres, pensai-je, et ceci me servira de couvert.

Tout doucement je me dressai jusqu'a ce que je pusse voir a travers les feuilles. La position etait excellente. J'epulai mon fusil, et, visant au coeur du male, je lachai la detente. L'animal fit un bond et retomba sur le flanc, sans vie. J'etais sur le point de m'elancer pour m'assurer de ma proie, lorsque j'observai que la femelle, au lieu de s'enfuir comme je m'y attendais, s'approchait de son compagnon gisant, et flairait anxieusement toutes les parties de son corps. Elle n'etait pas a plus de vingt yards de moi, et je distinguais l'expression d'inquietude et d'etonnement dont son regard etait empreint. Tout a coup, elle parut comprendre la triste verite, et, rejetant sa tete en arriere, elle se mit a pousser des cris plaintifs et a courir en rond autour de son corps inanime. Mon premier mouvement avait ete de recharger et de tuer la femelle; mais je me sentais desarme par sa voix plaintive qui me remuait le coeur. En verite, si j'avais pu prevoir un aussi lamentable spectacle, je ne me serais point ecarte de la route. Mais la chose etait sans remede.

– Je lui ai fait plus de mal que si je l'avais tuee elle-meme, pensai-je; le mieux que je puisse faire pour elle, maintenant, c'est de la tuer aussi.

En vertu de ce principe d'humanite, qui devait lui etre fatal, je restai a mon poste; je rechargeai mon fusil; je visai de nouveau, et le coup partit. Quand la fumee fut dissipee, je vis la pauvre petite creature sanglante sur le gazon, la tete appuyee sur le corps de son male inanime. Je mis mon rifle sur l'epaule, et je me disposais a me porter en avant, lorsque, a ma grande surprise, je me sentis pris par les pieds. J'etais fortement retenu, comme si mes jambes eussent ete serrees dans un etau! Je fis un effort pour me degager, puis un second, plus violent, mais sans aucun succes: au troisieme, je perdus l'equilibre, et tombai a la renverse dans l'eau. A moitie suffoque, je parvins a me mettre debout, mais uniquement pour reconnaitre que j'etais retenu aussi fortement qu'auparavant. De nouveau je m'agitai pour degager mes jambes; mais je ne pouvais les ramener ni en avant, ni en arriere, ni a droite, ni a gauche; de plus, je m'aperçus que j'enfonçais peu a peu. Alors l'effrayante verite se fit jour dans mon esprit: *j'etais pris dans un sable mouvant!*

Un sentiment d'epouvante passa dans tout mon etre. Je renouvelai mes efforts avec toute l'energie du desespoir. Je me penchais d'un cote, puis de l'autre, tirant a me deboiter les genoux. Mes pieds etaient toujours emprisonnes; impossible de les bouger d'un pouce. Le sable elastique s'etait moule autour de mes bottes de peau de cheval, et collait le cuir au-dessus des chevilles, de telle sorte que je ne pouvais en degager mes jambes, et je sentais que j'enfonçais de plus en plus, peu a peu, mais irresistiblement, et d'un mouvement continu, comme si quelque monstre souterrain m'eut tout doucement tire a lui! Je frissonnai d'horreur, et je me mis a crier au secours! Mais qui pouvait m'entendre! il n'y avait personne dans un rayon de plusieurs milles, pas un etre vivant.

Si pourtant: le hennissement de mon cheval me repondit du haut de la colline, semblant se railler de mon desespoir. Je me penchai en avant autant que ma position me le permettait, et, de mes doigts convulsifs, je commençai a creuser le sable. A peine pouvais-je en atteindre la surface, et le leger sillon que je tracais etait aussitot comble que forme. Une idee me vint. Mon fusil mis en travers pourrait me supporter. Je le cherchai autour de moi. On ne le voyait plus. Il etait enfonce dans le sable. Pouvais-je me coucher par terre pour eviter d'enfoncer davantage? Non il y avait deux pieds d'eau; je me serais noye. Ce dernier espoir m'echappa aussitot qu'il m'apparut. Je ne voyais plus aucun moyen

de salut. J'étais incapable de faire un effort de plus. Une étrange stupeur s'emparait de moi. Ma pensée se paralysait. Je me sentais devenir fou. Pendant un moment, ma raison fut complètement égarée.

Après un court intervalle, je recouvrai mes sens. Je fis un effort pour secouer la paralysie de mon esprit, afin du moins d'aborder comme un homme doit le faire, la mort, que je sentais inévitable. Je me dressai tout debout. Mes yeux atteignaient jusqu'au niveau de la prairie, et s'arrêtèrent sur les victimes encore saignantes de ma cruauté. Le cœur me battit à cette vue. Ce qui m'arrivait était-il une punition de Dieu? Avec un humble sentiment de repentir, je tournai mon visage vers le ciel, redoutant presque d'apercevoir quelque signe de la colère céleste... Le soleil brillait du même éclat qu'auparavant, et pas un nuage ne tachait la voûte azurée. Je demeurai les yeux levés au ciel, et priai avec une ferveur que connaissent ceux-là seulement qui se sont trouvés dans des situations périlleuses analogues à celle où j'étais.

Comme je continuais à regarder en l'air, quelque chose attira mon attention. Je distinguai sur le fond bleu du ciel la silhouette d'un grand oiseau. Je reconnus bientôt l'immonde oiseau des plaines, le vautour noir. D'où venait-il? Qui pouvait le savoir? À une distance infranchissable pour le regard de l'homme, il avait aperçu ou senti les cadavres des antilopes, et maintenant sur ses larges ailes silencieuses il descendait vers le festin de la mort. Bientôt un autre, puis encore un, puis une foule d'autres se détachèrent sur les champs azurés de la voûte céleste, et, décrivant de larges courbes, s'abaissèrent silencieusement vers la terre. Les premiers arrivés se posèrent sur le bord de la rive, et après avoir jeté un coup d'œil autour d'eux, se dirigèrent vers leurs proies. Quelques secondes après, la prairie était noire de ces oiseaux immondes qui grimpaient sur les cadavres des antilopes, et battaient de l'aile en enfonçant leurs becs fétides dans les yeux de leurs proies. Puis vinrent les loups décharnés, affamés, sortant des fourrés de cactus et rampant, comme des laches, à travers les sinuosités de la prairie. Un combat s'ensuivit, dans lequel les vautours furent mis en fuite, puis les loups se jetèrent sur la proie et se la disputèrent, grondant les uns contre les autres, et s'entre-déchirant.

– Grâce à Dieu! pensai-je, je n'aurai pas du moins à craindre d'être ainsi mis en pièces!

Je fus bientôt délivré de cet affreux spectacle. Mes yeux n'arrivaient plus au niveau de la berge. Le vert tapis de la prairie avait eu mon dernier regard. Je ne pouvais plus voir maintenant que les murs de terre qui encaissaient le ruisseau, et l'eau qui coulait insouciant autour de moi. Une fois encore je levai les yeux au ciel, et avec un cœur plein de prières, je m'efforçai de me résigner à mon destin. En dépit de mes efforts pour être calme, les souvenirs des plaisirs terrestres, des amis, du logis, vinrent m'assaillir et provoquèrent par intervalles de violents paroxysmes pendant lesquels je m'épuisais en efforts réitérés, mais toujours impuissants. J'entendis de nouveau le hennissement de mon cheval. Une idée soudaine frappa mon esprit, et me rendit un nouvel espoir: peut-être mon cheval... Je ne perdis pas un moment. J'élevai ma voix jusqu'à ses cordes les plus hautes, et appelai l'animal par son nom. Je l'avais attaché, mais légèrement. Les branches de cactus pouvaient se rompre. J'appelai encore, répétant les mots auxquels il était habitué. Pendant un moment tout fut silence, puis j'entendis les sons précipités de ses sabots, indiquant que l'animal faisait des efforts pour se dégager; ensuite je pus reconnaître le bruit cadencé d'un galop régulier et mesuré. Les sons devenaient plus proches encore et plus distincts, jusqu'à ce que l'excellente bête se montrât sur la rive au-dessus de moi. Là, Moro s'arrêta, secouant la tête, et poussa un bruyant hennissement. Il paraissait étonné, et regardait de tous côtés, renaclant avec force. Je savais qu'une fois qu'il m'aurait aperçu, il ne s'arrêterait pas jusqu'à ce qu'il eut pu frotter son nez contre ma joue, car c'était sa coutume habituelle. Je tendis mes mains vers lui et répétai encore les mots magiques. Alors, regardant en bas, il m'aperçut, et, s'élançant aussitôt, il sauta dans le canal. Un instant après, je le tenais par la bride.

Il n'y avait pas de temps à perdre; l'eau m'atteignait presque jusqu'aux aisselles. Je saisis la longe, et, la passant sous la sangle de la selle, je la nouai fortement, puis je m'entourai le corps avec l'autre bout. J'avais laissé assez de corde entre moi et la sangle pour pouvoir exciter et guider le cheval dans le cas où il faudrait un grand effort pour me tirer d'où j'étais. Pendant tous ces préparatifs, l'animal muet semblait comprendre ce que je faisais. Il connaissait aussi la nature du terrain sur lequel

il se trouvait, car, durant toute l'opération, il levait ses pieds l'un après l'autre pour éviter d'être pris. Mes dispositions furent enfin terminées, et avec un sentiment d'anxiété terrible, je donnai à mon cheval le signal de partir. Au lieu de s'élançer, l'intelligent animal s'éloigna doucement comme s'il avait compris ma situation. La longe se tendit, je sentis que mon corps se déplaçait, et, un instant après, j'éprouvai une de ces jouissances profondes impossibles à décrire, en me trouvant dégagé de mon tombeau de sable. Un cri de joie s'échappa de ma poitrine. Je m'élançai vers mon cheval, je lui jetai mes deux bras autour du cou; je l'embrassai avec autant de délices que s'il eût été une charmante jeune fille. Il répondit à mes embrassements par un petit cri plaintif qui me prouva qu'il m'avait compris. Je me mis en quête de mon rifle. Heureusement qu'il n'était pas très-enfoncé, et je pus le ravoir. Mes bottes étaient restées dans le sable; mais je ne m'arrêtai point à les chercher. La place où je les avais perdues m'inspirait un sentiment de profonde terreur.

Sans plus attendre, je quittai les bords de l'arroyo, et, montant à cheval je me dirigeai au galop vers la route. Le soleil était couché quand j'arrivai au camp, où je fus accueilli par les questions de mes compagnons étonnés:

– Avez-vous trouvé beaucoup de chèvres? Où sont donc vos bottes? – Est-ce à la chasse ou à la pêche que vous avez été?

Je répondis à toutes ces questions en racontant mon aventure, et cette nuit-là encore je fus le héros du bivouac.

V SANTA-FE

Après avoir employé une semaine à gravir les montagnes rocheuses, nous descendîmes dans la vallée du Del-Norte, et nous atteignîmes la capitale du Nouveau-Mexique, la célèbre ville de Santa-Fe. Le lendemain, la caravane elle-même arriva, car nous avions perdu du temps en prenant la route du sud, et les wagons, en traversant la passe de Raton, avaient suivi la voie la plus rapide. Nous n'eûmes aucune difficulté relativement à l'entrée de notre convoi, moyennant une taxe de cinq cents dollars d'*alcavala* pour chaque wagon. C'était une extorsion qui dépassait le tarif; mais les marchands étaient forcés d'accepter cet impôt. Santa-Fe est l'entrepôt de la province, et le chef-lieu de son commerce. En l'atteignant, nous fîmes halte et établîmes notre camp hors des murs.

Saint-Vrain, quelques autres propriétaires et moi nous nous installâmes à la *fonda*, où nous cherchâmes dans le délicieux vin d'el Paso l'oubli des fatigues que nous avions endurées à travers les plaines. La nuit de notre arrivée se passa tout entière en festins et en plaisirs. Le lendemain matin, je fus éveillé par la voix de mons Gode, qui paraissait de joyeuse humeur et chantonnait quelques fragments d'une chanson de bateliers canadiens.

– Ah! monsieur, me cria-t-il! en me voyant éveillé, aujourd'hui, ce soir, il y a une grande *funcion*, – un bal – ce que les Mexicains appellent le fandago. C'est très-beau, monsieur. Vous aurez bien sur un grand plaisir à voir un *fandago* mexicain.

– Non, Gode. Mes compatriotes ne sont pas aussi grands amateurs de la danse que les vôtres.

– C'est vrai, monsieur, mais un fandago! ça mérite d'être vu. Ça se compose de toutes sortes de pas: le *bolero*, la valse, la *couna*, et beaucoup d'autres; le tout mélange de *pouchero*. Allez! monsieur, vous verrez plus d'une jolie fille aux yeux noirs et avec de très-courts... Ah! diable!.. de très-courts... comment appelez-vous cela en américain?

– Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

– Cela! cela, monsieur.

Et il me montrait la jupe de sa blouse de chasse.

– Ah! pardieu, je le tiens! —*Petticoes*, de très-courts *petticoes*. Ah! vraiment, vous verrez, vous verrez ce que c'est qu'un fandago mexicain.

Las ninas de Durango

Conmigo bailandas,

Al cielo saltandas

En el fan-dango – en el fan-dango.

Ah! voici M. de Saint-Vrain. Il n'a sans doute jamais vu un fandago. Sacristi! comme monsieur danse! comme un vrai maître de ballets! Mais il est de *sangre*... de sang français, vraiment. Voyez donc!

Al cielo saltandas

En el fan-dan-go – en el fan-dang...

– Eh! Gode?

– Monsieur.

– Cours à la cantine et demande, prends à crédit, achète ou chippe une bouteille du meilleur Paso.

– Faut-il essayer de la chipper, monsieur Saint-Vrain? Demanda Gode avec une grimace significative.

– Non, vieux coquin de Canadien! paie-la, voilà de l'argent. Du meilleur

Paso, tu entends? frais et brillant. Maintenant, *vaya!*

– Bonjour, mon brave dompteur de buffalos. Encore au lit, à ce que je vois.

- J'ai une migraine qui me fend la tête.
- Ah! ah! ah! C'est comme moi tout à l'heure; mais Gode est allé chercher le remède. Poil de chien guérit la morsure. Allons, en bas du lit.
- Attendez au moins que j'aie pris une dose de votre médecine.
- C'est juste. Vous vous trouverez mieux après. Dites-moi, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la ville, hein?
- Vous appelez cela une ville!
- Mais oui; c'est ainsi qu'on la nomme partout: la *ciudad de Santa-Fe*, la fameuse ville de Santa-Fe, la capitale du *Nuevo-Mejico*, la métropole de la prairie, le paradis des vendeurs, des trappeurs et des voleurs.
- Et voilà le progrès accompli dans une période de trois cents ans! En vérité, ce peuple semble à peine arriver aux premiers échelons de la civilisation!
- Dites plutôt qu'il en a dépassé les derniers. Ici, dans cette oasis lointaine, vous trouverez peinture, poésie, danse, théâtre et musique, fêtes et feux d'artifice; tous les raffinements de l'art et de l'amour qui caractérisent une nation en déclin. Vous rencontrerez en foule des don Quichottes, soi-disant chevaliers errants, des Roméos, moins le cœur, et des bandits, moins le courage. Vous rencontrerez... toutes sortes de choses avant de vous croiser avec la vertu ou l'honneur. – Hola! *muchacho!*
- *Que es señor*
- Avez-vous du café?
- *Si, señor.*
- Apportez deux tasses: *dos tazas*, entendez-vous, et leste! *Aprisa! aprisa!*
- *Si, señor.*
- Ah! voici le voyageur canadien! Eh bien, vieux Nord-Ouest, apportes-tu le vin?
- C'est un vin délicieux, monsieur Saint-Vrain! ça vaut presque les vins Français.
- Il a raison, Haller! (tsap! tsap!) délicieux, vous pouvez le dire, mon cher Gode! (tsap! tsap!) Allons, buvez; cela va vous rendre fort comme un buffalo. Voyez, il pétillait comme de l'eau de Seltz!⁴ comme *fontaine qui bouille*. Eh! Gode?
- Oui, monsieur; absolument comme *fontaine qui bouille*, parbleu! oui.
- Buvez, mon ami, buvez! ne craignez pas ce vin-là; c'est pur jus de la vigne. Sentez cela, humez ce bouquet. Dieu! Quel vin les Yankees tireront un jour de ces raisins du Nouveau-Mexique!
- Eh quoi? croyez-vous que les Yankees aient des vues sur ce pays?
- Si je le crois? je le sais. Et pourquoi pas! À quoi peut servir cette race de singes dans la création? uniquement à embarrasser la terre. – Eh bien, garçon, vous avez apporté le café?
- *Ya, esta, señor.*
- Allons, prenez-moi quelques gorgées de cette liqueur, cela vous remettra sur pied tout de suite. Ils sont bons pour faire du café, par exemple; les Espagnols sont passés maîtres en cela.
- Qu'est-ce que ce *fandango* dont Gode m'a parlé?
- Ah! c'est vrai. Nous allons avoir une fameuse soirée, vous y viendrez, sans doute?
- Par pure curiosité!
- Très-bien! votre curiosité sera satisfaite.
- Le vieux coquin de gouverneur doit honorer le bal de sa présence, et, dit-on, sa charmante senora; mais je ne crois pas que celle-ci vienne.
- Et pourquoi pas?
- Il a trop peur qu'un de ces sauvages *americanos* ne prenne fantaisie de l'enlever en croupe. Cela s'est vu quelquefois dans cette vallée. Par sainte Marie! c'est une charmante créature, – continua

⁴ Nom d'une localité où il y a des eaux gazeuses, aux États-Unis.

Saint-Vrain, se parlant a lui-meme, – et je sais quelqu'un... Oh! le vieux tyran maudit! Pensez-y donc un peu!

– A quoi?

– Mais a la maniere dont il nous a traites. Cinq cents dollars par wagon! et nous en avons un cent! en tout cinquante mille dollars.

– Mais, est-ce qu'il empoche tout cela? Est-ce que le gouvernement...

– Le gouvernement! le gouvernement n'en touche pas un centime. C'est lui qui est le gouvernement ici. Et, grace aux ressources qu'il tire de ces impots, il gouverne les miserables habitants avec une verge de fer. Pauvres diables!

– Et ils le haissent, je suppose?

– Lui et les siens. Dieu sait s'ils ont raison.

– Pourquoi donc alors ne se revoltent-ils pas?

– Cela leur arrive quelquefois. Mais que peuvent faire ces malheureux? Comme tous les tyrans, il a su les diviser et semer entre eux des haines irreconciliables.

– Mais il ne me semblait pas qu'il ait une armee bien formidable: il n'a point de gardes du corps.

– Des gardes du corps, s'ecria Saint-Vrain en m'interrompant. Regardez dehors les voila, ses gardes du corps.

– *Indios bravos! les Navajoes!* exclama Gode au meme instant.

Je regardai dans la rue. Une demi-douzaine d'Indiens drapes dans des serapes rayes passaient devant l'auberge. Leurs regards sauvages, leur demarche lente et fiere, les faisaient facilement distinguer des *indios manzos*, des *pueblos*, porteurs d'eau et bucherons.

– Sont-ce des Navajoes? demandai-je.

– Oui, monsieur, oui, reprit Gode avec quelque animation. Sacrr...! des Navajoes, de veritables et damnes Navajoes!

– Il n'y a pas a s'y tromper, ajouta Saint-Vrain.

– Mais les Navajoes sont les ennemis declares des Nouveaux-Mexicains.

Comment sont-ils ici? prisonniers?

– Ont-ils l'air de prisonniers?

Certes, on ne pouvait apercevoir aucun indice de captivite ni dans leurs regards ni dans leurs allures. Ils marchaient fierement le long du mur, lancant de temps a autre sur les passants un coup d'oeil sauvage, hautain et meprisant.

– Pourquoi sont-ils ici alors? Leur pays est bien loin vers l'ouest.

– C'est la un de ces mysteres du Nouveau-Mexique sur lesquels je vous donnerai quelques eclaircissements une autre fois. Ils sont maintenant sous la protection d'un traite de paix qui les lie, tant qu'il ne leur convient pas de le rompre. Quant a present, ils sont aussi libres ici que vous et moi; que dis-je? ils le sont bien davantage. Je ne serais point surpris de les rencontrer ce soir au fandango.

– J'ai entendu dire que les Navajoes etaient cannibales?

– C'est la verite. Observez-les un instant! Regardez comme ils couvent des yeux ce petit garcon joufflu, qui parait instinctivement en avoir peur. Il est heureux pour ce petit drole qu'il fasse grand jour, sans cela il pourrait bien etre etrange sous une de ces couvertures rayees.

– Parlez-vous serieusement, Saint-Vrain!

– Sur ma parole; je ne plaisante pas! Si je me trompe, Gode en sait assez pour pouvoir confirmer ce que j'avance, Eh! voyageur?

– C'est vrai, monsieur. J'ai ete prisonnier dans la Nation: non pas chez les Navagh, mais chez les damnes d'Apaches. C'est la meme chose, pendant trois mois. J'ai vu les sauvages manger, —*eat*, — un, deux *trie*, *trie* enfants rotis, comme si c'etaient des bosses de buffles. C'est vrai, monsieur, c'est tres-vrai.

– C'est la vraie verite: les Apaches et les Navajoes enlevent des enfants dans la vallee, ici, lors de leurs grandes expeditions; et ceux qui ont ete a meme de s'en instruire assurent qu'ils les font rotir.

Est-ce pour les offrir en sacrifice au dieu feroce Quetzalcoatl? est-ce par gout pour la chair humaine? c'est ce qu'on n'a pas encore bien pu vérifier. Bien peu parmi ceux qui ont visité leurs villes ont eu, comme Gode, la chance d'en sortir. Pas un homme de ces pays ne s'aventure à traverser la sierra de l'ouest.

– Et comment avez-vous fait, monsieur Gode pour sauver votre chevelure?

– Comment, monsieur? Parce que je n'en ai pas. Je ne peux pas être scalpe. Ce que les trappeurs yankees appellent *hur*, ma chevelure, est de la fabrication d'un barbier de Saint-Louis. Voilà, monsieur.

En disant cela, le Canadien ôta sa casquette, et, avec elle, ce que jusqu'à ce moment j'avais pris pour une magnifique chevelure bouclée, c'était une perruque.

– Maintenant, messieurs, s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur, comment ces sauvages pourraient-ils prendre mon scalp? Les Indiens damnés n'en toucheront pas la prime, sacr-r-r...!

Saint-Vrain et moi ne pûmes nous empêcher de rire à la transformation comique de la figure du Canadien.

– Allons, Gode! le moins que vous puissiez faire après cela, c'est de boire un coup. Tenez, servez-vous.

– Très-obligé, monsieur Saint-Vrain, je vous remercie.

Et le voyageur, toujours alteré avala le nectar d'el Paso comme il eut fait d'une tasse de lait.

– Allons, Haller! Il faut que nous allions voir les wagons. Les affaires d'abord, le plaisir après, autant du moins que nous pourrions nous en procurer au milieu de ces tas de briques. Mais nous trouverons de quoi nous distraire à Chihuahua.

– Vous pensez que nous irons jusque-là?

– Certainement. Nous n'aurons pas acheteurs ici pour le quart de notre cargaison. Il faudra porter le reste sur le marche principal. Au camp! allons!

VI LE FANDANGO

Le soir, j'étais assis dans ma chambre, attendant Saint-Vrain. Il s'annonça du dehors en chantant:

Las ninas de Durango
Conmigo bailandas
Al cielo... ha!

– Etes-vous prêt, mon hardi cavalier?

– Pas encore. Asseyez-vous une minute et attendez-moi.

– Depechez-vous alors: la danse commence. Je suis revenu par là. Quoi! c'est là votre costume de bal! Ha! ha! ha!

Et Saint-Vrain éclata de rire en me voyant vêtu d'un habit bleu et d'un pantalon noir assez bien conservés.

– Eh! mais sans doute, répondis-je en le regardant, et qu'y trouvez-vous à redire? – Mais est-ce là votre habit de bal, à vous?

Mon ami n'avait rien changé à son costume; il portait sa blouse de chasse frangée, ses guêtres, sa ceinture, son couteau et ses pistolets.

– Oui, mon cher dandy, ceci est mon habit de bal; il n'y manque rien, et si vous voulez m'en croire, vous allez remettre ce que vous avez ôté. Voyez-vous un ceinturon et un couteau autour de ce bel habit bleu à longues basques! Ha! ha! ha!

– Mais quel besoin de prendre ceinturon et couteau? Vous n'allez pas, peut-être, entrer dans une salle de bal avec vos pistolets à la ceinture?

– Et de quelle autre manière voulez-vous que je les porte? dans mes mains?

– Laissez-les ici.

– Ha! ha! cela ferait une belle affaire! Non, non. Un bon averti en vaut deux. Vous ne trouverez pas un cavalier qui consente à aller à un fandango de Santa-Fe sans ses pistolets à six coups. Allons, remettez votre blouse, couvrez vos jambes comme elles l'étaient, et bouclez-moi cela autour de vous. C'est le *costume de bal* de ce pays-ci.

– Du moment que vous m'affirmez que je serai ainsi *comme il faut*, ça me va.

– Je ne voudrais pas y aller en habit bleu, je vous le jure.

L'habit bleu fut replié et remis dans mon portemanteau. Saint-Vrain avait raison. En arrivant au lieu de réunion, une grande *sala* dans le voisinage de la *plaza*, nous le trouvâmes rempli de chasseurs, de trappeurs, de marchands, de voituriers, tous costumes comme ils le sont dans la montagne. Parmi eux se trouvaient une soixantaine d'indigènes avec autant de *senoritas*, que je reconnus, à leurs costumes, pour être des *poblanas*, c'est-à-dire appartenant à la plus basse classe; la seule classe de femme, au surplus, que des étrangers pussent rencontrer à Santa-Fe.

Quand nous entrâmes, la plupart des hommes s'étaient débarrassés de leurs serapes pour la danse, et montraient dans tout leur éclat le velours brodé, le maroquin gaufré, et les berets de couleurs voyantes. Les femmes n'étaient pas moins pittoresques dans leurs brillantes *naguas*, leurs blanches chemisettes, et leurs petits souliers de satin. Quelques-unes étaient en train de sauter une vive polka; car cette fameuse danse était parvenue jusque dans ces régions reculées.

– Avez-vous entendu parler du télégraphe électrique?

– No, señor.

– Pourriez-vous me dire ce que c'est qu'un chemin de fer?

– *Quien sabe!*

– La polka!

– *Ah! señor, la polka! la polka! cosa bonita, tan graciosa! vaya!*

La salle de bal était une grande *sala* oblongue, garnie de banquettes tout autour. Sur ces banquettes, les danseurs prenaient place, roulaient leurs cigarettes, bavardaient et fumaient dans l'intervalle des contredanses. Dans un coin, une demi-douzaine de fils d'Orphee faisaient resonner des harpes, des guitares et des mandolines; de temps en temps, ils rehaussaient cette musique par un chant aigu, à la manière indienne. Dans un autre angle, les montagnards, alteres, fumaient des *puros* en buvant du whisky de Thaos, et faisaient retentir la *sala* de leurs sauvages exclamations.

– *Hola, ma belle enfant! vamos, vamos, a danser! mucho bueno! mucho bueno!* voulez-vous?

C'est un grand gaillard à la mine brutale, de six pieds et plus, qui s'adresse à une petite *poblana* semillante.

– *Mucho bueno, señor Americano!* répond la dame.

– Hourra pour vous! en avant! marche! Quelle taille légère! Vous pourriez servir de plumet à mon chapeau. Qu'est-ce que vous voulez boire? de l'*aguardiente*⁵ Ou du vin?

– *Copitita de vino, señor.* (Un tout petit verre de vin, monsieur.)

– Voici, ma douce colombe; avalez-moi ça en un saut d'écureuil!..

Maintenant, ma petite, bonne chance, et un bon mari je vous souhaite!

– *Gracias, señor Americano!*

– Comment! vous comprenez cela? *usted entiende*, vous entendez?

– *Si, señor.*

– Bravo donc! Eh bien, ma petite, connaissez-vous la danse de l'ours?

– *No entiende.*

– Vous ne comprenez pas! tenez, c'est comme ça.

Et le lourdaud chasseur commence à se balancer devant sa partenaire, en imitant les allures de l'ours gris.

– *Hola, Bill!* crie un camarade, tu vas être pris au piège, si tu ne te tiens pas sur tes gardes. As-tu tes poches bien garnies, au moins?

– Que je sois un chien, Gim, si je ne suis pas frappe là, dit le chasseur étendant sa large main sur la région du cœur.

– Prends garde à toi, bonhomme! c'est une jolie fille, après tout.

– Très-jolie! offre-lui un chapelet, si tu veux, et jette-toi à ses pieds!

– Beaux yeux qui ne demandent qu'à se rendre; oh! les jolies jambes!

– Je voudrais bien savoir ce que son vieux magot demanderait pour la céder. J'ai grand besoin d'une femme; je n'en ai plus eu depuis celle de la tribu des Crow que j'avais épousée sur les bords du Yeller-Stone.

– Allons donc, bonhomme, tu n'es pas chez les Indiens. Fais, si tu veux, que la fille y consente, et il ne t'en coûtera qu'un collier de perles.

– Hourra pour le vieux Missouri! crie un voiturier.

– Allons, enfant! montrons-leur un peu comment un Virginien se fraye son chemin. Débarrassez la cuisine, vieilles et jeunes canailles.

– Gare à droite et à gauche! la vieille Virginie va toujours de l'avant.

– *Viva el Gobernador! viva Armijo! viva, viva!*

L'arrivée d'un nouveau personnage faisait sensation dans la salle. Un gros homme fastueux, à tournure de prêtre, faisait son entrée, accompagné de plusieurs individus. C'était le gouverneur avec sa suite, et un certain nombre de citoyens bien couverts, qui formaient sans doute l'élite de la société new-

⁵ *Aguardiente*, sorte d'eau-de-vie de ble de maïs.

mexicaine. Quelques-uns des nouveaux arrivants étaient des militaires revêtus d'uniformes brillants et extravagants; on les vit bientôt pirouetter autour de la salle dans le tourbillon de la valse.

– Ou est la senora Armijo? demandai-je tout bas à Saint-Vrain.

– Je vous l'avais dit: elle n'est pas venue. Attendez-moi ici je m'en vais pour quelques instants.

Procurez-vous une danseuse: et voyez à vous divertir. Je serai de retour dans un moment. Au revoir.

Sans plus d'explications, Saint-Vrain se glissa à travers la foule et disparut.

Depuis mon entrée, j'étais demeuré assis sur une banquette, près de Saint-Vrain, dans un coin écarté de la salle. Un homme d'un aspect tout particulier occupait la place voisine de mon compagnon, et était plongé dans l'ombre d'un rideau. J'avais remarqué cet homme tout en entrant, et j'avais remarqué aussi que Saint-Vrain avait causé avec lui; mais je n'avais pas été présente, et l'interposition de mon ami avait empêché un examen plus attentif de ma part, jusqu'à ce que Saint-Vrain se fut retiré. Nous étions maintenant l'un près de l'autre, et je commençai à pousser une sorte de reconnaissance angulaire de la figure et de la tournure qui avaient frappé mon attention par leur étrangeté. Ce n'était pas un Américain; on le reconnaissait à son vêtement, et cependant sa figure n'était pas mexicaine. Ses traits étaient trop accentués pour un Espagnol, quoique son teint, hâlé par l'air et le soleil, fut brun et bronze. La figure était rasée, à l'exception du menton, qui était garni d'une barbe noire taillée en pointe. L'œil, autant que je pus le voir sous l'ombre d'un chapeau rabattu, était bleu et doux. Les cheveux noirs et ondules, marqués çà et là d'un fil d'argent. Ce n'étaient point là les traits caractéristiques d'un Espagnol, encore moins d'un Hispano-Américain; et, n'eût été son costume, j'aurais assigné à mon voisin une toute autre origine. Mais il était entièrement vêtu à la mexicaine, enveloppé d'une *manga* pourpre, rehaussée de broderies de velours noir le long des bords et autour des ouvertures. Comme ce vêtement le couvrait presque en entier, je ne faisais qu'entrevoir en dessous une paire de calzoneros de velours vert, avec des boutons jaunes et des aiguillettes de rubans blancs comme la neige, pendant le long des coutures. La partie intérieure des calzoneros était garnie de basane noire gaufrée, et venait joindre les tiges d'une paire de bottes jaunes munies de forts éperons en acier. La large bande de cuir piqué qui soutenait les éperons et passait sur le cou-de-pied donnait à cette partie le contour particulier que l'on remarque dans les portraits des anciens chevaliers armés de toutes pièces. Il portait un sombrero noir à larges bords, entouré d'un large galon d'or. Une paire de ferrets, également en or, dépassait la bordure; mode du pays. Cet homme avait son sombrero penché du côté de la lumière, et paraissait vouloir cacher sa figure. Cependant, il n'était pas disgracié sous ce rapport. Sa physionomie, au contraire, était ouverte et attrayante; ses traits avaient dû être beaux autrefois, avant d'avoir été altérés, et couverts d'un voile de profonde mélancolie par des chagrins que j'ignorais. C'était l'expression de cette tristesse qui m'avait frappé au premier aspect. Pendant que je faisais toutes ces remarques, en le regardant de côté, je m'aperçus qu'il m'observait de la même manière, et avec un intérêt qui semblait égal au mien. Il fit sans doute la même découverte, et nous nous retournâmes en même temps de manière à nous trouver face à face; alors l'étranger tira de sa *manga* un petit cigarero brodé de perles et me le présenta gracieusement en disant:

– *Quiere a fumar, caballero?* (Desirez-vous fumer, monsieur?)

– Volontiers, je vous remercie, – répondis-je en espagnol.

Et en même temps je tirai une cigarette de l'étui.

À peine avions-nous allumé, que cet homme, se tournant de nouveau vers moi, m'adressa à brûle-pourpoint cette question inattendue:

– Voulez-vous vendre votre cheval?

– Non.

– Pour un bon prix?

– À aucun prix.

– Je vous en donnerai cinq cents dollars.

– Je ne le donnerais pas pour le double.

– Je vous en donnerai le double.

- Je lui suis attache. Ce n'est pas une question d'argent.
- J'en suis desole. J'ai fait deux cents milles pour acheter ce cheval.

Je regardai mon interlocuteur avec etonnement et repetai machinalement ses derniers mots.

- Vous nous avez donc suivis depuis l'Arkansas?

– Non, je viens du Rio-Abajo.

– Du Rio-Abajo! du bas du Del-Norte?

– Oui.

– Alors, mon cher monsieur, il y a erreur. Vous croyez parler a un autre et traiter de quelque autre cheval.

– Oh! non; c'est bien du votre qu'il s'agit, un etalon noir, avec le nez roux, et a tous crins; demi-sang arabe. Il a une petite marque au-dessus de l'oeil gauche.

Ce signalement etait assurement celui de Moro, et je commencai a eprouver une sorte de crainte superstitieuse a l'endroit de mon mysterieux voisin.

– En verite, repliquai-je, c'est tout a fait cela; mais j'ai achete cet etalon, il y a plusieurs mois, a un planteur louisianais. Si vous arrivez de deux cents milles au-dessous de Rio-Grande, comment, je vous le demande, avez-vous pu avoir la moindre connaissance de moi ou de mon cheval?

– *Dispensadme, caballero!* je ne pretends rien de semblable. Je viens de loin au-devant de la caravane pour acheter un cheval americain. Le votre est le seul dans toute la cavalcade qui puisse me convenir, et, a ce qu'il parait, le seul que je ne puisse me procurer a prix d'argent.

– Je le regrette vivement; mais j'ai eprouve les qualites de l'animal. Nous sommes devenus amis, et il faudrait un motif bien puissant pour que je consentisse a m'en separer.

– Ah! senor, c'est un motif bien puissant qui me rend si desireux de l'acheter. Si vous saviez pourquoi, peut-etre... – Il hesita un moment. – Mais non, non, non!

Apres avoir murmure quelques paroles incoherentes au milieu desquelles je pus distinguer les mots *buenas noches, caballero!* l'etranger se leva en conservant les allures mysterieuses qui le caracterisaient, et me quitta. J'entendis le cliquetis de ses eperons pendant qu'il se frayait lentement un chemin a travers la foule joyeuse, et il disparut dans l'ombre.

Le siege vacant fut immediatement occupe par une *manola* tout en noir, dont la brillante *nagua*, la chemisette brodee, les fines chevilles et les petits pieds chausses de pantoufles bleues attirerent mon attention. C'etait tout ce que je pouvais apercevoir de sa personne; de temps en temps, l'eclair d'un grand oeil noir m'arrivait a travers l'ouverture du *rebozo tapado* (mantille fermee). Peu a peu le *rebozo* devint moins discret, l'ouverture s'agrandit, et il me fut permis d'admirer les contours d'une petite figure charmante et pleine de malice. L'extremite de la mantille fut adroitement rejetee par-dessus l'epaule gauche, et decouvrit un bras nu, arrondi, termine par une grappe de petits doigts charges de bijoux, et pendant nonchalamment. Je suis passablement timide; mais, a la vue de cette attrayante partenaire, je ne pus y tenir plus longtemps, et, me penchant vers elle, je lui dis dans mon meilleur espagnol:

- Voulez-vous bien, mademoiselle, m'accorder la faveur d'une valse?

La malicieuse petite manola baissa d'abord la tete en rougissant; puis, relevant les longs cils de ses yeux noirs, me regarda et me repondit avec une douce voix de canari:

- *Con gusto, senor* (avec plaisir, monsieur).
- Allons! m'ecriai-je, enivre de mon triomphe.

Et, saisissant la taille de ma brillante danseuse, je m'elancai dans le tourbillonnement du bal.

Nous revinmes a nos places, et, apres nous etre rafraichis avec un verre d'Albuquerque, un massepain et une cigarette, nous reprimes notre elan. Cet agreable programme fut repete a peu pres une demi-douzaine de fois; seulement, nous alternions la valse avec la polka, car ma manola dansait la polka aussi bien que si elle fut nee en Boheme. Je portais a mon petit doigt un diamant de cinquante dollars, que ma danseuse semblait trouver *muy bonito*. La flamme de ses yeux m'avait touche le coeur, et les fumees du champagne me montaient a la tete; je commencai a calculer le resultat que

pourrait avoir la translation de ce diamant de mon petit doigt au médium de sa jolie petite main, ou sans doute il aurait produit un charmant effet. Au même instant je m'aperçus que j'étais surveillé de près par un vigoureux *lepero* de fort mauvaise mine, un vrai *pelado* qui nous suivait des yeux, et quelquefois de sa personne, dans toutes les parties de la salle. L'expression de sa sombre figure était un mélange de férocité et de jalousie que ma danseuse remarquait fort bien, mais qu'elle me semblait assez peu soucieuse de calmer.

– Quel est cet homme? lui demandai-je tout bas, comme il venait de passer près de nous, enveloppé dans son serape rayé.

– *Esta mi marido, señor* (c'est mon mari, monsieur), me répondit-elle froidement.

Je renfonçai ma bague jusqu'à la paume et tins ma main serrée comme un étai. Pendant ce temps, le whisky de Thaos avait produit son effet sur les danseurs. Les trappeurs et les voituriers étaient devenus bruyants et querelleurs! Les *leperos* qui remplissaient la salle, excités par le vin, la jalousie, leur vieille haine, et la danse, devenaient de plus en plus sombres et farouches. Les blouses de chasse frangées et les grossières blouses brunes trouvaient faveur auprès des *majas* aux yeux noirs à qui le courage inspirait autant de respect que de crainte; et la crainte est souvent un motif d'amour chez ces sortes de créatures.

Quoique les caravanes alimentassent presque exclusivement le marché de Santa-Fe, et que les habitants eussent un intérêt évident à rester en bons termes avec les marchands, les deux races, anglo-américaine et hispano-indienne, se haïssent cordialement; et cette haine se manifestait en ce moment, d'un côté par un mépris écrasant, et de l'autre par des *carajos* concentrés et des regards féroces respirant la vengeance.

Je continuais à babiller avec ma gentille partenaire. Nous étions assis sur la banquette où je m'étais placé en arrivant. En regardant par hasard au-dessus de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur un objet brillant. Il me sembla reconnaître un couteau dégainé qu'avait à la main *su marido*, qui se tenait debout derrière nous comme l'ombre d'un démon. Je ne fis qu'entrevoir comme un éclair ce dangereux instrument, et je pensais à me mettre en garde, lorsque quelqu'un me tira par la manche; je me retournai et me trouvai en face de mon précédent interlocuteur à la manga pourpre.

– Pardon, monsieur, me dit-il en me saluant gracieusement; je viens d'apprendre que la caravane pousse jusqu'à Chihuahua.

– Oui; nous n'avons pas acheteurs ici pour toutes nos marchandises.

– Vous y allez, naturellement?

– Certainement, il le faut.

– Reviendrez-vous par ici, señor?

– C'est très-probable. Je n'ai pas d'autre projet pour le moment.

– Peut-être alors pourrez-vous consentir à céder votre cheval? Il vous sera facile d'en trouver un autre aussi bon dans la vallée du Mississipi.

– Cela n'est pas probable.

– Mais señor, si vous y étiez disposé, voulez-vous me promettre la préférence?

– Oh! cela, je vous le promets de tout mon cœur.

Notre conversation fut interrompue par un maigre et gigantesque Missourien, à moitié ivre, qui, marchant lourdement sur les pieds de l'étranger, cria:

– Allons, heup, vieux marchand de graisse! donne-moi ta place.

– *Y porque?* (et pourquoi?) demanda le Mexicain se dressant sur ses pieds.

Et toisant le Missourien avec une surprise indignée.

– *Porky* te damne! Je suis fatigué de danser. J'ai besoin de m'asseoir. Voilà, vieille bête.

Il y avait tant d'insolence et de brutalité dans l'acte de cet homme que je ne pus m'empêcher d'intervenir.

– Allons! dis-je en m'adressant à lui, vous n'avez pas le droit de prendre la place de ce gentleman, et surtout d'agir d'une telle façon.

– Eh! monsieur, qui diable vous demande votre avis? Allons, heup! je dis.

Et il saisit le Mexicain par le coin de sa manga comme pour l'arracher de son siege.

Avant que j'eusse eu le temps de repliquer a cette apostrophe et a ce geste, l'etranger etait debout, et d'un coup de poing bien applique envoyait rouler l'insolent a quelques pas.

Ce fut comme un signal. Les querelles atteignirent leur plus haut paroxysme. Un mouvement se fit dans toute la salle. Les clameurs des ivrognes se melerent aux maledictions dictees par l'esprit de vengeance; les couteaux brillerent hors de l'etui: les femmes jeterent des cris d'epouvante, et les coups de feu eclaterent, remplissant la chambre d'une epaisse fume. Les lumieres s'eteignirent, et l'on entendit le bruit d'une lutte effroyable dans les tenebres, la chute de corps pesants, les vociferations, les jurements, etc. La melee dura environ cinq minutes. N'ayant pour ma part aucun motif d'irritation contre qui que ce fut, je restai debout a ma place sans faire usage ni de mon couteau ni de mes pistolets; ma *maja*, effrayee, se serrait contre moi en me tenant par la main. Une vive douleur que je ressentis a l'epaule gauche me fit lacher tout a coup ma jolie compagne, et, sous l'empire de cette inexpressible faiblesse que provoque toujours une blessure recue, je m'affaissai sur la banquette. J'y demeurai assis jusqu'a ce que le tumulte fut apaise, sentant fort bien qu'un ruisseau de sang s'echappait de mon dos et imbibait mes vetements de dessous.

Je restai dans cette position, dis-je, jusqu'a ce que le tumulte eut pris fin; j'aperçus un grand nombre d'hommes vetus en chasseurs courant ca et la en gesticulant avec violence. Les uns cherchaient a justifier ce qu'ils appelaient une bagarre, tandis que d'autres, les plus respectables parmi les marchands, les blamaient. Les *leperos* et les femmes avaient tous disparu, et je vis que les *Americanos* avaient remporte la victoire. Plusieurs corps gisaient sur le plancher; c'etaient des hommes morts ou mourants. L'un etait un Americain, le Missourien, qui avait ete la cause immediate du tumulte; les autres etaient des *pelados*. Ma nouvelle connaissance, l'homme a la manga pourpre n'etait plus la. Ma *fandanguera* avait egalement disparu, ainsi que *su marido*, et, en regardant a ma main gauche, je reconnus que mon diamant aussi avait disparu.

– Saint-Vrain! Saint-Vrain! criai-je en voyant la figure de mon ami se montrer a la porte.

– Ou etes-vous, Haller, mon vieux camarade? Comment allez-vous? bien, j'espere?

– Pas tout a fait, je crains.

– Bon Dieu! qu'y a-t-il donc? Aie! vous avez recu un coup de couteau dans les reins! Ce n'est pas dangereux, j'espere. Otons vos habits que je voie cela.

– Si nous regagnions d'abord ma chambre?

– Allons! tout de suite, mon cher garcon; appuyez-vous sur moi; appuyez, appuyez-vous!

Le fandango etait fini.

VII

SEGUIN LE CHASSEUR DE SCALPS

J'avais eu précédemment le plaisir de recevoir une blessure sur le champ de bataille. Je dis *le plaisir*; sous certains rapports, les blessures ont leur charme. On vous a transporté sur une civière en lieu de sûreté; un aide de camp, penché sur le cou de son cheval écumant, annonce que l'ennemi est en pleine déroute, et vous délivre ainsi de la crainte d'être transpercé par quelque lancier moustachu; un chirurgien se penche affectueusement vers vous, et, après avoir examiné pendant quelque temps votre blessure, vous dit: Ce n'est qu'une égratignure, et vous serez guéri avant une ou deux semaines. Alors vous apparaissent les visions de la gloire, de la gloire chantée par les gazettes; le mal présent est oublié dans la contemplation des triomphes futurs, des félicitations des amis, des tendres sourires de quelque personne plus chère encore. Reconforté par ces espérances, vous restez étendu sur votre dur lit de camp, remerciant presque la balle qui vous a traversé la cuisse, ou le coup de sabre qui vous a ouvert le bras. Ces émotions, je les avais ressenties. Combien sont différents les sentiments qui vous agitent quand on agonise des suites d'une blessure due au poignard d'un assassin!

J'étais surtout fort inquiet de savoir quelle pouvait être la profondeur de ma blessure. Étais-je mortellement atteint? Telle est la première question que l'on s'adresse quand on s'est senti frappé. Il est rare que le blessé puisse se rendre compte du plus ou moins de gravité de son état. La vie peut s'échapper avec le sang à chaque pulsation des artères, sans que la souffrance dépasse beaucoup celle d'une pique d'épingle. En arrivant à la *fonda*, je tombai épuisé sur mon lit. Saint-Vrain fendit ma blouse de chasse depuis le haut jusqu'en bas, et commença par examiner la plaie. Je ne pouvais voir la figure de mon ami, puisqu'il était derrière moi, et j'attendais avec impatience.

– Est-ce profond? demandai-je.

– Pas aussi profond qu'un puits et moins large qu'une voie de wagon, me fut-il répondu. Vous êtes sauf, mon vieux camarade. Remerciez-en Dieu, et non l'homme qui vous a coupé, car le gredin a fait tout ce qu'il a pu pour vous expédier. C'est un coup de couteau espagnol, et c'est une terrible blessure. Par le Seigneur! Haller, il s'en est peu fallu! un pouce de plus, et l'épine dorsale était atteinte, mon garçon? Mais vous êtes sauf, je vous l'assure. Gode, passez-moi cette éponge!

– Sacré-ree!.. murmura Gode avec toute l'énergie française pendant qu'il tendait l'éponge humide.

Je sentis le frais de l'eau, puis une compresse de coton fin et tout neuf, ce qu'on put trouver de mieux dans ma garde-robe, fut appliquée sur la blessure, et fixée avec des bandes. Le plus adroit chirurgien n'aurait pas fait mieux.

– Voilà qui est bien arrangé, ajouta Saint-Vrain, en posant la dernière épingle et en me plaçant dans la position la plus commode. Mais qui donc a provoqué cette bagarre, et comment avez-vous fait pour y jouer un pareil rôle? Et j'étais dehors, malheureusement!

– Avez-vous remarqué un homme d'une tournure étrange?

– Qui? celui qui portait une manga rouge?

– Oui.

– Qui était assis près de nous?

– Oui.

– Ah! je ne m'étonne pas que vous lui ayez trouvé une tournure étrange, et il est plus étrange encore qu'il ne paraît. Je l'ai vu, je le connais, et peut-être suis-je le seul de tous ceux qui étaient là qui puisse en dire autant. Si; il y en avait un autre, continua Saint-Vrain avec un singulier sourire; mais ce qui m'intrigue, c'est de savoir pourquoi il se trouvait là. Armijo ne doit pas l'avoir vu. Mais continuez.

Je racontai à Saint-Vrain toute ma conversation avec l'étranger, et les incidents qui avaient mis fin au fandango.

– C'est bizarre! tres-bizarre! Que diable peut-il avoir tant a faire de votre cheval? Courir deux cents milles, et offrir mille dollars!

– Mefiez-vous capitaine! Gode me donnait le titre de capitaine depuis mon aventure avec les buffalos; si ce monsieur a fait deux cents mille et veut payer un mille, *thousand* dollars, pardieu! c'est que Moro lui plait diablement. Cela montre une grande passion pour ce cheval! *why*, pourquoi, puisqu'il en a tant envie, pourquoi ne le volerait-il pas?

Je fus frappe de cette supposition, et me tournai vers Saint-Vrain.

– Avec la permission du capitaine, je vais cacher le cheval, – continua le Canadien en se dirigeant vers la porte.

– Ne vous tourmentez pas, vieux Nord-Ouest, du moins en ce qui concerne ce gentleman. Il ne volera pas votre cheval. Malgre cela, ce n'est pas une raison pour vous empecher de suivre votre idee et de cacher l'animal. Il y a assez de coquins a Santa-Fe pour voler les chevaux de tout un regiment. Ce que vous avez de mieux a faire, c'est de l'attacher tout pres de cette porte.

Gode apres avoir envoye Santa-Fe et tous ses habitants a un pays ou il fait beaucoup plus chaud qu'au Canada, c'est-a-dire a tous les diables, se dirigea vers la porte et disparut.

– Quel est donc cet homme? demandai-je, qui semble environne de tant de mysteres?

– Ah! si vous saviez! Je vous raconterai, quand l'occasion s'en presentera, quelques episodes etranges; mais pas ce soir. Vous n'avez pas besoin d'etre excite. C'est le fameux Seguin, le chasseur de scalps.

– Le chasseur de scalps!

– Oui; vous avez sans doute entendu parler de lui, cela ne peut pas etre autrement pour peu que vous ayez parcouru la montagne.

– J'en ai entendu parler. L'infame scelerat! l'egorgeur sans pitie d'innocentes victimes!..

Une forme noire s'agita sur le mur, c'etait l'ombre d'un homme. Je levai les yeux. Seguin etait devant moi. Saint-Vrain, en le voyant entrer, s'etait retourne, et se tenait pres de la fenetre, semblant surveiller la rue. J'etais sur le point de continuer ma tirade en lui donnant la forme de l'apostrophe, et d'ordonner a cet homme de s'oter de devant mes yeux; mais je me sentis impressionne par la nature de son regard, et je restai muet. Je ne saurais dire s'il m'avait entendu ou s'il avait compris a qui s'adressaient les epithetes injurieuses que j'avais proferees; rien dans sa contenance ne trahissait qu'il en fut ainsi. Je remarquai seulement le meme regard qui m'avait tout d'abord attire, la meme expression de melancolie profonde. Se pouvait-il que cet homme fut l'abominable bandit dont j'avais entendu parler, l'auteur de tant d'atrocites horribles?

– Monsieur, dit-il, voyant que je gardais le silence, je suis vivement peine de ce qui vous est arrive. J'ai ete la cause involontaire de ce malheur. Votre blessure est-elle grave?

– Non, repondis-je avec une secheresse qui sembla le deconcerter.

– J'en suis heureux, reprit-il apres une pause. Je venais vous remercier de votre genereuse intervention; je quitte Santa-Fe dans dix minutes, et je viens vous faire mes adieux.

Il me tendit la main. Je murmurai le mot "adieu," mais sans repondre a son geste par un geste semblable. Les recits des cruautés atroces associees au nom de cet homme me revenaient a l'esprit, et je ressentais une profonde repulsion pour lui. Son bras demeura tendu et sa physionomie revetit une etrange expression quand il s'aperçut que j'hésitais.

– Je ne puis accepter votre main, lui dis-je enfin.

– Et pourquoi? demanda-t-il avec douceur.

– Pourquoi? Elle est rouge, elle est rouge de sang. Retirez-vous, monsieur, retirez-vous!

Il arreta sur moi un regard rempli de douleur dans lequel on n'apercevait aucun symptome de colere; il retira sa main sous les plis de sa manga, et, poussant un profond soupir, se retourna et sortit lentement de la chambre. Saint-Vrain, qui etait revenu sur la fin de cette scene, courut vers la porte, et le suivit des yeux. Je pus, de la place ou j'etais couche, voir le Mexicain au moment ou il traversait

le vestibule. Il s'était enveloppé jusqu'aux yeux dans sa manga, et marchait dans l'attitude du plus profond abattement. Un instant après il avait disparu, ayant passé sous le porche et de là dans la rue.

– Il y a quelque chose de vraiment mystérieux chez cet homme. Dites-moi, Saint-Vrain...

– Chut! chut! regardez là-haut! interrompit mon ami, tandis que sa main était dirigée vers la porte ouverte.

Je regardai, et, à la clarté de la lune, je vis trois formes humaines glissant le long du mur et se dirigeant vers l'entrée de la cour. Leur taille, leur attitude toute particulière et leurs pas silencieux me convinquirent que c'étaient des Indiens. Un moment après, ils avaient disparu sous l'ombre épaisse du porche.

– Quels sont ces individus? demandai-je.

– Les ennemis du pauvre Seguin, plus dangereux pour lui que vous ne le désireriez si vous le connaissiez mieux. Je tremble pour lui si ces bêtes féroces le rencontrent dans la nuit. Mais non; il est bien sur ses gardes, et il sera secouru s'il est attaqué; il le sera. Demeurez tranquille, Harry! je reviens dans moins d'une seconde.

Disant cela, Saint-Vrain me quitta, et, un instant après, je le vis traverser rapidement la grande porte. Je restai plongé dans des réflexions profondes sur l'étrangeté des incidents qui se multipliaient autour de moi, et ces réflexions n'étaient pas toutes gaies. J'avais outragé un homme qui ne m'avait fait aucune injure et pour lequel il était évident que mon ami professait un grand respect. Le bruit d'un sabot de cheval sur la pierre se fit entendre auprès de moi: c'était Gode avec Moro, et, un instant après, je l'entendis enfoncer un piquet entre les pavés. Presque aussitôt, Saint-Vrain rentra.

– Eh bien, demandai-je, que s'est-il passé?

– Pas grand chose. C'est un renard qui ne s'endort jamais. Il était à cheval avant qu'ils fussent près de lui, et a bientôt été hors de leur atteinte.

– Mais ne peuvent-ils pas le poursuivre à cheval.

– Ce n'est pas probable. Il a des compagnons près d'ici, je vous le garantis. Armijo, c'est lui qui a mis ces coquins-là sur ses traces – Armijo ne dispose pas de forces capables d'oser le suivre une fois qu'il sera dans ses montagnes.

– Mais, mon cher Saint-Vrain, dites-moi donc ce que vous savez à l'endroit de cet homme extraordinaire. Ma curiosité est excitée au plus haut degré.

– Non, pas ce soir, Harry; pas ce soir. Je ne veux pas vous causer plus d'agitation; en outre, j'ai besoin de vous quitter en ce moment. À demain, donc. Bonsoir! bonsoir!

Et, ce disant, mon pétulant ami me laissa entre les mains de Gode, au repos de la nuit.

VIII LAISSE EN ARRIERE

Le depart de la caravane pour Chihuahua avait ete fixe au troisieme jour apres le fandango. Ce jour arrive, je me trouve hors d'etat de partir! Mon chirurgien, abominable sangsue mexicaine, m'affirme que c'est courir a une mort certaine que de me mettre en route. En l'absence de toute preuve contraire, je suis force de m'en rapporter a lui. Je n'ai pas d'autre alternative que la triste necessite d'attendre a Santa-Fe le retour des marchands.

Cloue sur mon lit par la fièvre, je dis adieu a mes compagnons. Nous nous separons a regret; mais surtout je suis vivement affecte en disant adieu a Saint-Vrain, dont la joyeuse et cordiale confraternite avait ete ma consolation pendant ces trois jours de souffrance. Il me donna une nouvelle preuve de son amitie en se chargeant de la conduite de mes wagons et de la vente de mes marchandises sur le marche de Chihuahua.

– Ne vous inquietez pas, mon garçon, me dit-il en me quittant. Tachez de tuer le temps avec le champagne et le pas. Nous serons revenus en un saut d'ecureuil; et, croyez-moi.

Je vous rapporterai des doublons mexicains de quoi charger une mule. Dieu vous garde! Adieu!

Je pus me mettre sur mon seant, et, a travers la fenetre ouverte, voir defiler les baches blanches des wagons, qui semblaient une chaine de collines en mouvement. J'entendis le claquement des fouets et les sonores *huo-hya* des voituriers. Je vis les marchands a cheval galoper a la suite, et je me retournai sur ma couche plein du sentiment de ma solitude et de mon abandon. Pendant plusieurs jours, je demurai couche, inquiet et agite, malgre l'influence consolatrice du champagne et les soins affectueux, quoique rudes, de mon valet voyageur. Enfin je pus me lever, m'habiller et m'asseoir a ma *ventana*. De la, j'avais une belle vue de la place et des rues adjacentes, voies sablonneuses, bordees de maisons brunes baties en *adobe*⁶.

Des heures entieres s'ecoulent pour moi dans la contemplation des gens qui passent. La scene n'est pas depourvue de nouveaute et de variete. De laides figures basanees se montrent sous les plis de noirs robozos; des yeux menacants lancent leurs flammes sous les larges bords des *sombreros*. Des *poblanas* en courts jupons et en pantoufles passent sous ma fenetre. Des groupes d'Indiens soumis, des *pueblos*, arrivent des *rancherias* (petites fermes) voisines, frappant leurs anes pour les faire avancer. Ils apportent des paniers de fruits et de legumes. Ils s'installent au milieu de la place sablonneuse, derriere des tas de poires longues, ou des pyramides de tomates et de *chile*. Les femmes, achetant au detail, ne font que rire, chanter et babiller. La *tortillera*, a genoux pres de son *metate*, fait cuire sa pate de maïs, l'etend en feuilles minces, la pose sur les pierres chaudes et crie: *Tortillas! tortillas! calientes!* (Tortillas toutes chaudes). La *cocinera* epluche les gousses poivrees de *chile colorado*, agite le liquide rouge avec sa cuiller de bois, et alleche les pratiques par ces mots: *Chile bueno! excelente!* – *Carbon! carbon!* crie le charbonnier! —*Agua! agua limpia!* chante le porteur d'eau. —*Pan fino! Pan blanco!* hurle le boulanger. Et une foule d'autres cris poussees par les vendeurs d'*atole*, de *huevos* et de *leche*, forment l'ensemble le plus discordant qu'on puisse imaginer.

Telles sont les voix d'une place publique au Mexique. C'est d'abord assez amusant; mais cela devient monotone, puis desagreable; jusqu'a ce qu'enfin j'en sois obsede au point de ne pouvoir plus les entendre sans en avoir la fièvre.

Quelques jours apres, je puis enfin marcher, et je vais me promener avec mon fidele Gode. Nous parcourons la ville. Elle me fait l'effet d'un vaste amas de briques preparees pour recevoir le feu. Partout nous trouvons le meme *adobe* brun, les memes *leperos* de mauvaise mine, flanant aux coins des rues; les memes jeunes filles aux jambes nues et chaussees de pantoufles; les memes files

⁶ Larges briques sechees au soleil.

d'anes rosses; les memes bruits et les memes detestables cris. Nous passons devant une espece de masure dans un quartier eloigne, et nous sommes salues par des voix sortant de l'interieur. Elles crient; *Mueran los Yankees! Abajo los Americanos!* Sans doute le *pelado* a qui je suis redevable de ma blessure est parmi les canailles qui garnissent les croisees. Mais je connais trop l'anarchie du pays pour m'aviser d'en appeler a la justice! Les memes cris nous suivirent dans une autre rue, puis sur la place. Gode et moi nous rentrames a la fonda convaincus qu'il n'etait pas sans danger de nous montrer en public. Nous resolumes en consequence de rester dans l'enceinte de l'hotel.

A aucune epoque de ma vie je n'ai autant souffert de l'ennui que dans cette ville a demi barbare, et confine entre les murs d'une sale auberge. Et cet ennui etait d'autant plus pesant, que je venais de traverser une periode toute de gaiete, au milieu de joyeux garcons que je me representais a leurs bivouacs sur les bords du Del-Norte, buvant, riant en ecoutant quelque terrible histoire des montagnes. Gode partageait mes sentiments et se desesperait comme moi. L'humeur joviale du voyageur disparaissait. On n'entendait plus la chanson des bateliers canadiens, mais les "s..." les "f..." et les "godd..." ronflaient a chaque instant, provoques par tout ce qui tenait du Mexique ou des Mexicains. Je pris enfin la resolution de mettre un terme a nos souffrances.

– Nous ne pourrons jamais nous habituer a cette vie-la, Gode! dis-je un jour a mon compagnon.

– Ah! monsieur! jamais, jamais nous ne pourrons nous y habituer! Ah! c'est assommant plus assommant qu'une assemblee de quakers...

– Je suis decide a ne pas la mener plus longtemps.

– Mais qu'est-ce que monsieur pretend faire? Quel moyen, capitaine?

– Je quitte cette maudite ville, et cela pas plus tard que demain.

– Mais monsieur est-il assez fort pour monter a cheval?

– J'en veux courir le risque, Gode. Si les forces me manquent, il y a d'autres villes le long de la riviere ou nous pourrions nous arreter. Ou que ce soit, nous serons mieux qu'ici.

– C'est vrai, capitaine; il y a de beaux villages le long de la riviere: Albuquerque, Tome. Il n'en manque pas, et, Dieu merci, nous y serons mieux qu'ici. Santa-Fe est un repaire d'affreux gredins. C'est fameux de nous en aller, monsieur, fameux.

– Fameux ou non, Gode, je m'en vais. Ainsi, preparez tout cette nuit, meme, car je veux quitter la ville avant le lever du soleil.

– Dieu merci, ce sera avec un grand plaisir que je preparerai tout.

Et le Canadien sortit en courant de la chambre, se frottant les mains de joie.

J'avais pris la resolution de quitter Santa-Fe a tout prix; je voulais, si mes forces a moitie retablies me le permettaient, suivre, et meme, s'il etait possible, rattraper la caravane. Je savais qu'elle ne pouvait faire que de courtes etapes a travers les routes sablonneuses du Del-Norte. Si je ne pouvais parvenir a rejoindre mes amis, je m'arreterais a Albuquerque ou a El-Paso, l'un ou l'autre de ces points devant m'offrir une residence au moins aussi agreable que celle que je quittais.

Mon chirurgien fit tous ses efforts pour me dissuader de partir. Il me representa que j'etais encore en tres-mauvais etat, que ma blessure etait loin d'etre cicatrisee. Il me fit un tableau tres-eloquent des dangers de la fièvre, de la gangrene, de l'hémorragie. Voyant que j'etais resolu, il mit fin a ses remontrances, et me presenta sa note. Elle montait a la modeste somme de cent dollars! C'etait une veritable extorsion. Mais que pouvais-je faire? Je criai, je tempetai. Le Mexicain me menaca de la justice du gouverneur. Gode jura en francais, en espagnol, en anglais et en indien; tout cela fut inutile. Je vis qu'il fallait payer et je payai, quoique avec mauvaise grace.

La sangsue disparut, et le maitre d'hotel lui succeda. Celui-ci, comme le premier, me supplia avec instances de ne pas partir. Il me donna quantite d'excellentes raisons pour me faire changer d'avis.

– Ne partez pas! sur votre vie, *senor*, ne partez pas!

– Et pourquoi, mon bon Jose? demandai-je.

– Oh! *senor, los Indios bravos! los Navajoes! caramba!*

– Mais je ne vais pas du cote des Indiens. Je descends la riviere; je traverse les villes du Nouveau-Mexique.

– Ah! *senor*, les villes! vous n'avez pas de *seguridad*. Non! Non! Nulle part on n'est a l'abri du Navajo. Nous avons des *novedades* (des nouvelles toutes fraiches). *Polvidera! Pobre Polvidera!* elle a ete attaquée dimanche dernier. Dimanche, *senor*, pendant que tout le monde etait a la messe. Et puis, *senor*, les brigands ont entoure l'eglise; et... *oh! caramba!* ils ont traîne dehors tous ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants. Puis, *senor*, ils ont tue les hommes, et pour les femmes... *Dios de mi alma!*

– Eh bien, et les femmes?

– Oh! *senor*, toutes parties, emmenees aux montagnes par les sauvages. *Pobres mugeres!*

– C'est une lamentable histoire, en verite! mais les Indiens, a ce que j'ai entendu dire, ne font de pareils coups qu'a de longs intervalles. J'ai la chance de ne pas les rencontrer maintenant. En tout cas, Jose, j'ai resolu d'en courir le risque.

– Mais, *senor*, continua Jose abaissant sa voix au diapason de la confidence, il y d'autres voleurs, outre les Indiens; il y en a de blancs, *muchos, muchissimos!* Ah! je vous le dis, *mi amo*, des voleurs blancs; *blancos, blancos y muy feos* (et bien dangereux) *carrai!*

Et Jose serra les poings comme s'il se fut debattu contre un ennemi imaginaire. Tous ses efforts pour eveiller mes craintes furent inutiles. Je repondis en montrant mes revolvers, mon rifle et la ceinture bien garnie de mon domestique Gode. Quand le bonhomme mexicain vit que j'etais determine a le priver du seul hote qu'il eut dans sa maison, il se retira d'un air maussade et revint un instant apres avec sa note. Comme celle du medecin, elle etait hors de toute proportion raisonnable, mais encore une fois je n'y pouvais rien, et je payai. Le lendemain, au petit jour, j'etais en selle, suivi de Gode et d'une couple de mules pesamment chargees; je quittais la ville maudite et suivais la route du Rio-Abajo.

IX LE DEL-NORTE

Pendant plusieurs jours nous cotoyâmes le Del-Norte en le descendant. Nous traversâmes beaucoup de villages, la plupart semblables à Santa-Fe. Nous eûmes à franchir des *zequias*, des canaux d'irrigation, et à suivre les bordures de champs nombreux, étalant le vert clair des plantations de maïs. Nous vîmes des vignes et de grandes fermes (*haciendas*). Celles-ci paraissaient de plus en plus riches à mesure que nous nous avançons au sud de la province, vers le Rio-Abajo. Au loin, à l'est et à l'ouest, nous découvrîmes de noires montagnes dont le profil ondule s'élevait vers le ciel. C'était la double rangée des montagnes Rocheuses. De longs contre-forts se dirigeaient, de distance en distance, vers la rivière, et, en certains endroits, semblaient clore la vallée, ajoutant un charme de plus au magnifique paysage qui se déroulait devant nous à mesure que nous avançons.

Nous vîmes des costumes pittoresques dans les villages et sur la route; les hommes portaient le serape à carreaux ou la couverture rayée des Navajoes; le sombrero conique à larges bords; les *calzoneros* de velours, avec des rangées de brillantes aiguillettes attachées à la veste par l'élégante ceinture. Nous vîmes des *mangas* et des *tilmas*, et des hommes chaussés de sandales comme dans les pays orientaux. Chez les femmes, nous pûmes admirer le gracieux *rebozo*, la courte *nagua* et la chemisette brodée. Nous vîmes encore tous les lourds et grossiers instruments de l'agriculture: la charrette grinçante avec ses roues pleines; la charrue primitive avec sa fourche à trois branches, à peine écorchant le sol; les boeufs sous le joug, actives par l'aiguillon, les houes recourbées entre les mains des cerfs-peons. Tout cela, curieux et nouveau pour nous, indiquait un pays où les connaissances agricoles n'en étaient qu'aux premiers rudiments.

En route, nous rencontrâmes de nombreux *atajos* conduits par leurs *arrieros*. Les mules étaient petites, à poil ras, à jambes greles et retives. Les *arrieros* avaient pour montures des *mustangs* aux jarrets nerveux. Les selles à hauts pommeaux et à hautes dossières, les brides en corde de crin; les figures basanées et les barbes taillées en pointe des cavaliers; les énormes éperons sonnant à chaque pas; les exclamations: *Hola! mula! Malraya! vaya!* nous remarquâmes toutes ces choses, qui étaient pour nous autant d'indices du caractère hispano-américain des populations que nous traversions. Dans toute autre circonstance, j'eusse été vivement intéressé. Mais alors tout passait devant moi comme un panorama ou comme les scènes fugitives d'un rêve prolongé. C'est avec ce caractère que les impressions de ce voyage sont restées dans ma mémoire. Je commençais à être sous l'influence du délire et de la fièvre. Ce n'était qu'un commencement; néanmoins, cette disposition suffisait pour dénaturer l'image des objets qui m'environnaient et leur donner un aspect étrange et fatigant. Ma blessure me faisait souffrir de nouveau; l'ardeur du soleil, la poussière, la soif, et, par-dessus tout, le misérable gîte que je trouvais dans les *posadas* du Nouveau-Mexique m'occasionnaient des souffrances excessives.

Le cinquième jour, après notre départ de Santa-Fe, nous entrâmes dans le sale petit *pueblo* de Parida. J'avais l'intention d'y passer la nuit, mais j'y trouvai si peu de chances de m'établir un peu confortablement, que je me décidai à pousser jusqu'à *Socorro*. C'était le dernier point habité du Nouveau-Mexique, et nous approchions du terrible désert: la *Jornada del muerte* (l'étape de la mort). Gode ne connaissait pas le pays, et à Parida je m'étais pourvu d'un guide qui nous était indispensable. Cet homme avait offert ses services, et comme j'avais appris qu'il ne nous serait pas si facile d'en trouver un autre à *Socorro*, j'avais été forcé de le garder. C'était un gaillard de mauvaise mine, velu comme un ours et qui m'avait fortement déplu à première vue; mais je vis, en arrivant à *Socorro*, que j'avais été bien informé. Impossible d'y trouver un guide à quelque prix que ce fut, tant était grande la terreur inspirée par la *Jornada* et ses hôtes fréquents, les Apaches.

Socorro etait en pleine rumeur a propos de nouvelles incursions des Indiens. Ceux-ci avaient attaque un convoi pres du passage de Fra-Cristobal, et massacre les arrieros jusqu'au dernier. Le village etait consterne. Les habitants redoutaient une attaque, et me considererent comme atteint de folie quand je fis connaitre mon intention de traverser le desert. Je commencais a craindre qu'on ne detournat mon guide de son engagement; mais il resta inbranlable, et assura plus que jamais qu'il nous accompagnerait jusqu'au bout. Independamment de la chance de rencontrer les Apaches, j'etais en assez mauvaise position pour affronter la *Jornada*. Ma blessure etait devenue tres-douloureuse, et j'etais devore par la fièvre. Mais la caravane avait traverse Socorro, trois jours seulement auparavant, et j'avais l'espoir de rejoindre mes anciens compagnons avant qu'ils eussent atteint El-Paso. Cela me determina a fixer mon depart au lendemain matin, et a prendre toutes les dispositions necessaires pour une course rapide.

Gode et moi nous nous eveillames avant le jour. Mon domestique sortit pour avertir le guide et seller les chevaux et les mules. Je restai dans la maison pour preparer le cafe avant de partir. J'avais pour temoin oisif de cette operation le maitre de l'auberge, qui s'etait leve et se promenait gravement dans la salle, enveloppe dans son serape. Au beau milieu de ma besogne, je fus interrompu par la voix de Gode, qui appelait du dehors:

– Mon maitre! mon maitre! le gremlin s'est sauve!

– Qu'est-ce que vous dites? Qui est-ce qui s'est sauve?

– Oh! monsieur! le Mexicain avec la mule; il l'a volee et s'est sauve avec. Venez, monsieur, venez.

Rempli d'inquietude, je suivis le Canadien a l'ecurie. Mon cheval!.. Dieu merci, il etait la. Une des mules manquait; c'etait celle que le guide avait montee depuis Parida.

– Peut-etre n'est-il pas encore parti, hasardai-je; il peut se faire qu'il soit encore dans la ville.

Nous cherchames de tous cotes et envoyames dans toutes les directions, mais sans succes. Nos doutes furent enfin leves par quelques hommes arrivant pour le marche; ils avaient rencontre notre homme beaucoup plus haut, le long de la riviere, menant la mule au triple galop... Que pouvions-nous faire? Le poursuivre jusqu'a Parida? C'etait une journee de perdue. Je pensai bien, d'ailleurs, qu'il n'aurait pas ete si sot que de prendre cette direction; l'eut-il fait, c'eut ete peine perdue pour nous que de nous adresser a la justice. En consequence, je pris le parti de laisser cela jusqu'a ce que le retour de la caravane me mit a meme de retrouver le voleur et de poursuivre son chatiment devant les autorites. Mes regrets de la perte de mon mulet furent quelque peu melanges d'une sorte de reconnaissance envers le coquin qui l'avait vole, lorsque je caressai de la main le nez de mon bon cheval. Pourquoi n'avait-il pas pris Moro de preference a la mule? C'est une question que je n'ai jamais pu resoudre jusqu'a present. Je ne puis m'expliquer la preference de cette canaille qu'en l'attribuant a quelques scrupules d'un vieux reste d'honneterie, ou a la stupidite la plus complete. Je cherchai a me procurer un autre guide; je m'adressai a tous les habitants de Socorro; mais ce fut en vain. Ils ne connaissaient pas une ame qui voulut consentir a entreprendre un tel voyage.

– *Los Apaches! Los Apaches!*

Je m'adressai aux peons, aux mendiants de la place:

– *Los Apaches!*

Partout ou je me tournais, je ne recevais qu'une reponse: *Los Apaches*, et un petit mouvement du doigt indicateur, a la hauteur du nez, ce qui est la facon la plus expressive de dire non dans tout le Mexique.

– Il est clair, Gode, que nous ne trouverons pas de guide. Il faut affronter la *Jornada* sans ce secours. Qu'en dites-vous, voyageur?

– Je suis pret, mon maitre; allons!

Suivi de mon fidele compagnon, avec la seule mule de bagage qui nous restait, je pris la route du desert. Nous dormimes la nuit suivante au milieu des ruines de Valverde, et le lendemain, partis de tres-bonne heure, nous entrions dans la *Jornada del Muerte*.

X

LA JORNADA DEL MUERTE

Au bout de deux heures, nous avons atteint le passage de Fra-Cristobal. La, la route s'éloigne de la rivière et pénètre dans le désert sans eau. Nous entrons dans le gueu peu profond et nous traversons sur la rive orientale. Nous remplissons nos outres avec grand soin, et nous laissons nos bêtes boire à discrétion. Après une courte halte pour nous rafraîchir nous-mêmes, nous reprenons notre marche. Quelques milles sont à peine franchis que nous pouvons vérifier la justesse du nom donné à ce terrible désert. Le sol est jonché d'ossements d'animaux divers. Il y a aussi des ossements humains. Ce sphéroïde blanc, marbré de rainures grises et dentelées, c'est un crâne humain: il est placé près du squelette d'un cheval. Le cheval et l'homme sont tombés, ensemble, et ensemble leurs cadavres sont devenus la proie des loups. Au milieu de leur course altérée, ils avaient été abattus par le désespoir, ignorant que l'eau n'était plus éloignée d'eux que d'un seul effort de plus! Nous rencontrons le squelette d'une mule, avec son bat encore bouclé, et une vieille couverture longtemps battue par les vents. D'autres objets, évidemment apportés là par la main de l'homme, frappent nos yeux à mesure que nous avançons. Un bidon brisé, des tessons de bouteilles, un vieux chapeau, un morceau de couverture de selle, un éperon couvert de rouille, une courroie rompue et tant d'autres vestiges se trouvent sous nos pas et racontent de lamentables histoires. Et nous n'étions encore que sur le bord du désert. Nous venions de nous rafraîchir. Qu'advient-il de nous quand, ayant traversé, nous approcherions de la rive opposée? Étions-nous destinés à laisser des souvenirs du même genre!

De tristes pressentiments venaient nous assaillir, lorsque nos yeux mesuraient la vaste plaine aride qui s'étendait à l'infini devant nous. Nous ne craignons pas les Apaches. La nature elle-même était notre plus redoutable ennemi. Nous marchions en suivant les traces des wagons. La préoccupation nous rendait muets. Les montagnes de Cristobal s'abaissaient derrière et nous avions presque *perdu la terre de vue*. Nous apercevions bien les sommets de la *Sierra-Blanca*, au loin, tout au loin à l'est; mais devant nous, au sud, l'œil n'était arrêté par aucun point saillant, par aucune limite. La chaleur commençait à être excessive. J'avais prévu cela au moment du départ, sentant que la matinée avait été très-froide, et voyant la rivière couverte de brouillards. Dans tout le cours de mes voyages à travers toutes sortes de climats, j'ai remarqué que de telles matinées pronostiquent des heures brûlantes pour le milieu du jour. Les rayons du soleil deviennent de plus en plus torrides à mesure qu'il s'élève. Un vent violent souffle, mais il n'apporte aucune fraîcheur. Au contraire; il soulève des nuages de sable brûlant et nous les lance à la face. Il est midi. Le soleil est au zénith. Nous marchons péniblement à travers le sable mouvant. Pendant plusieurs milles nous n'apercevons aucun signe de végétation. Les traces des wagons ne peuvent plus nous guider: le vent les a effacées.

Nous entrons dans une plaine couverte d'*artémisia* et de hideux buissons de plantes grasses. Les branches tordues et entrelacées entravent notre marche. Pendant plusieurs heures, nous chevauchons à travers des fourrés de sauge amère, et nous atteignons enfin une autre région, une plaine sablonneuse et ondulée. De longs chaînons arides descendent des montagnes et semblent s'enfoncer dans les vagues du sable amoncelé de chaque côté. Nous ne sommes plus entravés par les feuilles argentées de l'*artémisia*. Nous ne voyons devant nous que l'espace sans limite, sans chemins, traces et sans arbres. La réverbération de la lumière par la surface unie du sol nous aveugle. Le vent souffle moins fort, et de noirs nuages flottant dans l'air s'éloignent lentement. Tout à coup nous nous arrêtons frappés d'étonnement. Une scène étrange nous environne. D'énormes colonnes de sable soulevées par des tourbillons de vent s'élèvent verticalement jusqu'aux nuages. Ces colonnes se meuvent çà et là à travers la plaine. Elles sont jaunes et lumineuses. Le soleil brille à travers les cristaux voltigeants. Elles se meuvent lentement, mais s'approchent incessamment de nous. Je les considère avec un sentiment de terreur. J'ai entendu raconter que des voyageurs, enlevés dans leur tourbillonnement rapide, ont

ete precipites de hauteurs effrayantes sur le sol. La mule de bagages, effrayee du phenomene, brise son licol et s'echappe vers les hauteurs. Gode s'elance a sa poursuite. Je reste seul. Neuf ou dix gigantesques colonnes se montrent a present, rasant la plaine, et m'entourent de leur cercle. Il semble que ce soient des etres surnaturels, creatures d'un monde de fantomes, animees par le demon. Deux d'entre elles s'approchent l'une de l'autre. Un choc court et violent provoque leur mutuelle destruction; le sable retombe sur la terre, et un nuage de poussiere flotte au-dessus, se dissipant peu a peu. Plusieurs se sont rapprochees de moi et me touchent presque. Mon chien hurle et aboie. Le cheval souffle avec effroi et frissonne entre mes jambes, en proie a une profonde terreur. Interdit, incertain, je reste sur ma selle, attendant l'evenement avec une anxiete inexprimable. Mes oreilles sont remplies d'un bourdonnement pareil au bruit d'une grande machine; mes yeux sont frappees d'eblouissements au milieu desquels se melent toutes les couleurs; mon cerveau est en ebullition. D'etranges apparitions voltigent devant moi. J'ai le delire de la fièvre. Les courants charges se rencontrent et se heurtent dans leur terrible tourbillonnement. Je me sens saisi par une force invincible et arrache de ma selle. Mes yeux, ma bouche, mes oreilles sont remplis de poussiere. Le sable, les pierres et les branches d'arbres me fouettent la figure, je suis lance avec violence contre le sol.

Un moment, je reste immobile, a moitie enseveli et aveugle. Je sens que d'epais nuages de sable roulent au-dessus de moi. Je ne suis ni blesse, ni contusionne; j'essaie de regarder autour de moi, mais il m'est impossible de rien distinguer; je ne puis ouvrir mes yeux, qui me font horriblement souffrir. J'etends les bras, cherchant apres mon cheval. Je l'appelle par son nom. Un petit cri plaintif me repond. Je me dirige du cote d'ou vient ce cri, et je pose ma main sur l'animal. Il git couche sur le flanc. Je saisis la bride et il se releve; mais je sens qu'il tremble comme la feuille. Pendant pres d'une demi-heure, je reste aupres de sa tete, debarrassant mes yeux du sable qui les remplit, et attendant que le simoun soit passe. Enfin l'atmosphere s'eclaircit, et le ciel se degage; mais le sable, encore agite le long des collines, me cache la surface de la plaine. Gode a disparu. Sans doute il est dans les environs; je l'appelle a haute voix; j'ecoute, pas de reponse. De nouveau j'appelle avec plus de force... rien; rien que le sifflement du vent. Aucun indice de la direction qu'il a pu prendre! Je remonte a cheval et parcours la plaine dans tous les sens. Je decrivis un cercle d'un mille environ, en l'appelant a chaque instant. Partout le silence et aucune trace sur le sol. Je courus pendant une heure, galopant d'une colline a l'autre, mais sans apercevoir aucun vestige de mon camarade ou des mules. J'etais desespere. J'avais crie jusqu'a extinction. Je ne pouvais pas pousser plus loin mes recherches. Ma gorge etait en feu; je voulais boire! Mon Dieu! ma gourde etait brisee, et la mule de bagage avait emporte les outres. Les morceaux de la calebasse pendaient encore apres la courroie, et les dernieres gouttes de l'eau qu'elle avait contenue coulaient le long des flancs de mon cheval. Et j'etais a cinquante milles de l'eau!

Vous ne pouvez comprendre toute l'horreur de cette situation, vous qui vivez dans des contrees septentrionales, sur une terre remplie de lacs, de rivieres et de sources limpides. Vous n'avez jamais senti la soif. Vous ne savez pas ce que c'est que d'etre prive d'eau! Elle coule pour vous de toutes les hauteurs, et vous etes blasé sur ses qualites. Elle est trop crue; elle est trop fade; elle n'est pas assez limpide. Il n'en est pas ainsi pour l'habitant du desert, pour celui qui voyage a travers l'ocean des prairies. L'eau est le principal objet de ses soins, de son eternelle inquietude: l'eau est la divinite qu'il adore. Il peut lutter contre la faim tant qu'il lui reste un lambeau de ses vetements de cuir. Si le gibier manque, il peut attraper des marmottes, chasser le lezard et ramasser les grillons de la prairie. Il peut se procurer toutes sortes d'aliments. Donnez-lui de l'eau, il pourra vivre et se tirer d'affaire; avec du temps il atteindra la limite du desert. Prive d'eau, il essayera de macher une bille ou une pierre de calcedoine; ouvrira les cactus spheroidaux et fouillera les entrailles du buffalo sanglant; mais il finira toujours par mourir. Sans eau, eut-il d'ailleurs des provisions en abondance, il faut qu'il meure. Ah vous ne savez pas ce que c'est que la soif! C'est une terrible chose. Dans les sauvages deserts de l'ouest c'est la *soif qui tue*.

Il etait tout naturel que je fusse en proie au desespoir. Je pensais avoir atteint environ le milieu de la *Jornada*. Je savais que, sans eau, il me serait impossible d'atteindre l'autre extremite. L'angoisse

m'avait déjà saisi; ma langue était desséchée et ma gorge se contractait. La fièvre et la poussière du désert augmentaient encore mes souffrances. Le besoin, l'atroce besoin de boire, m'accablait d'incessantes tortures. Ma présence d'esprit m'avait abandonnée et j'étais complètement désorientée. Les montagnes, qui jusqu'alors nous avaient servi de guide, semblaient maintenant se diriger dans tous les sens. J'étais embrouillé au milieu de toutes ces chaînes de collines. Je me rappelais avoir entendu parler d'une fontaine l'*Ojo del Muerto*, qui, disait-on, se trouvait à l'ouest de la route. Quelquefois il y avait de l'eau dans cette fontaine; d'autres fois il était arrivé que des voyageurs l'avaient trouvée complètement à sec, et avaient laissé leurs os sur ses bords. Voilà du moins ce qu'on racontait à Socorro. Pendant quelques minutes, je restai indécis; puis, tirant presque machinalement la rêne droite, je dirigeai mon cheval vers l'ouest. Je voulais d'abord chercher la fontaine, et si je ne la trouvais pas, pousser vers la rivière. C'était revenir sur mes pas, mais il me fallait de l'eau sous peine de mort. Je me laissais aller sur ma selle, faible et vacillant, m'abandonnant à l'instinct de mon cheval. Je n'avais plus l'énergie nécessaire pour le conduire. Il me porta plusieurs milles vers l'ouest, car j'avais le soleil en face. Tout à coup je fus réveillé de ma stupeur. Un spectacle enchanteur frappait mes yeux. Un lac! – Un lac, dont la surface brillait comme le cristal! Étais-je bien sûr de le voir? N'était-ce pas un mirage? Non, ses contours étaient trop fortement arrêtés. Ils n'avaient pas cette apparence grêle et nuageuse qui caractérise le phénomène. Non; ce n'était pas un mirage. C'était bien de l'eau!

Involontairement mes éperons pressèrent les flancs de mon cheval; mais il n'avait pas besoin d'être excité. Il avait vu l'eau et se précipitait vers elle avec une énergie toute nouvelle. Un moment après, il était dedans jusqu'au ventre. Je m'élançai de ma selle et plongeai à mon tour, et j'étais sur le point de puiser l'eau avec le creux de mes mains, lorsque mon attention fut éveillée par l'attitude de mon cheval. Au lieu de boire avidement, il s'était arrêté, secouant la tête, et soufflant avec toutes les apparences du désappointement. Mon chien, lui aussi, refusait de boire et s'éloignait de la rive en se lamentant et en hurlant. Je compris ce que cela signifiait; mais avec cette obstination qui repousse tous les témoignages et ne s'en rapporte qu'à l'expérience propre, je puisai quelques gouttes dans ma main et les portai à mes lèvres. L'eau était salée et brûlante! J'aurais pu prévoir cela avant d'arriver au lac, car j'avais traversé des champs de sel qui l'entouraient comme d'une ceinture de neige; mais, à ce moment, la fièvre me brûlait le cerveau et je n'avais plus ma raison. Il était inutile de rester la plus longtemps. Je sautai sur ma selle. Je m'éloignai du bord et de sa blanche ceinture de sel. Ça et là le sabot de mon cheval sonnait contre les ossements blanchis d'animaux, tristes restes de nombreuses victimes. Ce lac méritait bien son nom de *Laguna del Muerto* (lac de la mort). Je me dirigeai vers son extrémité méridionale, et pointai de nouveau vers l'ouest, dans l'espoir de gagner la rivière.

À dater de ce moment jusqu'à une époque assez éloignée, ou je me trouvai placé au milieu d'une scène toute différente, ma mémoire ne me rappelle que des choses confuses; quelques incidents, sans aucune liaison entre eux, mais se rapportant à des faits réels, sont restés dans mon souvenir. Ils sont mêlés dans mon esprit avec d'autres visions trop terribles et trop dépourvues de vraisemblance pour que je puisse les considérer autrement que comme des hallucinations de mon cerveau malade. Quelques-unes cependant étaient réelles. De temps en temps la raison avait du me revenir, sous l'influence d'une espèce d'oscillation étrange de mon cerveau. Je me rappelle être descendu de cheval sur une hauteur. J'avais du parcourir auparavant une longue route sans m'en rendre compte, car le soleil était près de l'horizon quand je mis pied à terre. C'était un point très-élevé, au bord d'un précipice, et devant moi je voyais une belle rivière, coulant doucement à travers des bosquets verts comme l'émeraude. Il me semblait que ces bosquets étaient remplis d'oiseaux qui chantaient délicieusement. L'air était rempli de parfums et le paysage qui se déroulait devant moi m'offrait tous les enchantements d'un Élysée. Autour de moi tout paraissait lugubre, stérile et brûlé d'une intolérable chaleur. La soif qui me torturait était surexcitée encore par l'aspect de l'eau. Tout cela était réel: tout cela était exact.

* * * * *

Il faut que je boive! Il faut que j'atteigne la riviere! c'est de l'eau douce et fraiche... Oh! il faut que je boive! Que vois-je? Le rocher est a pic. Non, je ne puis descendre ici; je descendrai plus facilement la-bas. – Qui est la! – Qui etes-vous, monsieur?

– Ah! c'est toi, mon brave Moro; c'est toi, Alp, Venez! Venez! suivez-moi! descendons! descendons a la riviere! – Ah! Encore ce rocher maudit! – Regardez comme cette eau est belle! Elle nous sourit. On entend son joyeux clapotement! Allons boire! – Non, pas encore; nous ne pouvons pas encore descendre. Il faut aller plus loin. Mon Dieu! il n'est pas possible de sauter d'une telle hauteur! mais il faut pourtant que nous apaisions notre soif! Viens. Gode! viens, Moro, mon vieil ami! Alp! Viens! Allons! nous atteindrons la riviere; nous boirons. – Qui parle de Tantale? Ah! ah! ce n'est pas moi; ce n'est pas moi! – Arriere! demon! ne me poussez pas! – Arriere! arriere! Vous dis-je. – Oh!.. Des formes etranges, des demons innombrables, dansent autour de moi et me tirent vers le bord du rocher. Je perds pied; je me sens lance dans l'air, puis tomber, tomber, et tomber encore, et cependant l'eau reste toujours a la meme distance de moi, et je la vois au-dessous couler brillante au milieu des arbres verts...

* * * * *

Je suis sur une roche, sur une masse de dimensions enormes; mais elle n'est pas en repos; elle se meut a travers l'espace, tandis que je reste immobile sur elle, etendu, ralant de desespoir et d'impuissance. C'est un aerolithe! ce ne peut etre qu'un aerolithe! Grand Dieu! quel choc quand il va rencontrer une planete! Horreur! horreur!

* * * * *

Le soleil se souleve au-dessous de moi et oscille dans toutes les directions comme secoue par un tremblement de terre!

* * * * *

La moitie de tout cela etait reel; la moitie etait un reve, un reve du genre de ceux dans lesquels vous jettent les premieres atteintes d'un empoisonnement.

XI ZOE

Je suis couche, et mes yeux suivent les contours des figures qui couvrent les rideaux. Ce sont des scenes de l'ancien temps; des chevaliers revetus de cottes de maille, le heaume sur la tete, et a cheval, dirigent les uns contre les autres des lances penchees, quelques-uns tombent de leur selle, atteints par le fer mortel. Il y a d'autres scenes encore; de nobles dames, assises sur des palefrois flamands, suivent de l'oeil le vol de l'emerillon. Elles sont entourees de leurs pages de service, qui tiennent en laisse des chiens de races curieuses et disparues. Peut-etre n'ont-elles jamais existe que dans l'imagination de quelque artiste a la vieille mode: quoi qu'il en soit, je considere leurs formes etranges avec une sorte d'extase a moitie idiote. Les beaux traits des nobles dames me causent une vive impression. Sont-ils aussi le produit de l'imagination du peintre, ou ces divins contours representent-ils le type du temps? Dans ce dernier cas, il n'est pas etonnant que tant de corselets fussent fausses et tant de lances brisees pour gagner un de leurs sourires. Des baguettes de metal soutiennent les rideaux; elles sont brillantes et se recourbent de maniere a former un ciel de lit. Mes yeux courent le long de ces baguettes, analysant leur configuration et admirant, comme un enfant le pourrait faire, la regularite de leur courbure. Je ne suis pas chez moi. Toutes ces choses me sont etrangeres. Cependant, – pense-je, – j'ai deja vu quelque chose de semblable; mais ou? – Oh! je sais; avec de larges rayures tisseees de soie; c'etait une couverture de Navajo! – Ou etais-je donc? – dans le New-Mexico? – Oui. – Maintenant je me souviens! la *Jornada!* – Mais comment suis-je venu ici?

C'est un labyrinthe inextricable; il m'est impossible d'en trouver le fil. Mes doigts! comme ils sont blancs et effiles! et mes ongles! longs et bleus comme les griffes d'un oiseau! Ma barbe est longue! je la sens a mon menton! Comment se fait-il que j'aie une barbe? Je n'en ai jamais porte; je veux la couper... Ces chevaliers! comme ils se battent! oeuvre sanglante! Celui-la, le plus petit, veut desarconner l'autre. Oh! quel elan prend son cheval et comme il est ferme en selle. Le cheval et le cavalier semblent ne faire qu'un seul etre. Leurs ames sont unies par un mysterieux lien. Le meme sentiment les anime. En chargeant ainsi ils ne peuvent manquer de vaincre. Oh! les belles dames! Comme celle qui porte le faucon perche sur son poing est brillante! comme elle est fiere! comme elle est charmante!.. Fatigue, je m'endormis de nouveau.

* * * * *

Mes yeux parcourent encore les scenes peintes sur les rideaux; les chevaliers et les dames, les chiens de chasse, les faucons et les chevaux. Mes idees se sont eclaircies, et j'entends de la musique. Je reste silencieux et j'ecoute. Ce sont des voix de femmes; c'est un chant doux et delicatement module. L'une joue d'un instrument a cordes. Je reconnais les sons de la harpe espagnole, mais la musique est francaise; c'est une chanson normande; les paroles appartiennent a la langue de cette contree romantique. Cela me cause une vive surprise, car la memoire des derniers evenements m'est revenue, et je sais bien que je suis loin de la France.

La lumiere eclairait mon lit, et, en detournant la tete, je m'aperçus que les rideaux etaient ouverts. J'etais couche dans une grande chambre, irregulierement, mais elegamment meublee. Des figures humaines etaient devant moi, les unes debout, les autres assises; quelques-unes couchees sur le plancher; d'autres occupaient des chaises ou des ottomanes; toutes paraissaient absorbees dans quelque occupation. Il me semblait voir un assez grand nombre de personnes, six ou huit pour le moins. Mais c'etait Une illusion; je m'aperçus bientot que ma retine malade, doublait les objets, et que chaque chose m'apparaissait sous forme d'un couple dont une image etait la reproduction de l'autre. Je m'efforçai de raffermir mon regard; ma vue devint plus distincte et plus exacte. Alors je

vis qu'il n'y avait que trois personnes dans la chambre, un homme et deux femmes. Je gardais le silence, ne sachant trop si cette scene ne constituait pas une nouvelle phase de mon reve. Mes regards passaient d'une personne a l'autre sans s'arreter sur aucune d'elles. La plus rapprochee de moi etait une femme d'un age mur, assise sur une ottomane tres basse. La harpe dont j'avais entendu les sons etait devant elle, et elle continuait a en jouer. Elle devait avoir ete, a ce qu'il me parut, d'une rare beaute dans sa jeunesse; et elle etait encore belle sous beaucoup de rapports. Elle avait conserve des traits pleins de noblesse, mais sa figure portait l'empreinte de souffrances morales plus qu'ordinaires. Les soucis plus que le temps avaient ride le satin de ses joues. C'etait une Francaise; un ethnologue pouvait l'affirmer a premiere vue. Les lignes caracteristiques de sa race privilegiee etaient facilement reconnaissables. Je ne pus m'empecher de penser qu'il avait ete un temps ou les sourires de cette figure avaient du faire battre plus d'un coeur. Le sourire avait disparu maintenant, et avait fait place a l'expression d'une tristesse profonde et sympathique. Cette melancolie se faisait sentir aussi dans sa voix, dans son chant, dans chacune des notes qui s'echappaient des vibrations de l'instrument.

Mes regards se porterent plus loin. Un homme, qui avait passe l'age moyen etait assis devant une table, a peu pres au milieu de la chambre. Sa figure etait tournee de mon cote, et sa nationalite n'etait pas plus difficile a reconnaitre que celle de la dame. Les joues vermeilles, le front large, le menton proeminent, la petite casquette verte a forme haute et conique, les lunettes bleues etaient autant de signes caracteristiques. C'etait un Allemand. L'expression de sa physionomie n'etait pas tres intelligente; mais il avait une de ces figures que l'on retrouve chez bien des hommes dont l'intelligence a brille dans des recherches artistiques ou scientifiques de tout genre; recherches profondes et merveilleuses, dues a des talents ordinaires fecondes par un travail extraordinaire; travail herculeen qui ne connait pas de repos: Pelion sur Ossa. L'homme que j'avais devant les yeux me sembla devoir etre un de ces travailleurs infatigables. L'occupation a laquelle il se livrait etait egalement caracteristique. Devant lui, sur la table, et autour de lui, sur le plancher, etaient etendus les objets de son etude: des plantes et des arbrisseaux de differentes especes. Il etait occupe a les classer, et les placait avec precaution entre les feuilles de son herbarium. Il etait clair que cet homme etait un botaniste. Un regard jete a droite detourna bien vite mon attention du naturaliste et de son travail. J'avais sous les yeux la plus charmante creature qu'il m'eut jamais ete donne de voir; mon coeur bondit dans ma poitrine et je me penchai avec effort en avant frappe d'admiration. L'iris dans tout son eclat, les teintes rosees de l'aurore, les brillantes nuances de l'oiseau de Junon, sont de belles et douces choses. Reunissez-les; rassemblez toutes les beautes de la nature dans un harmonieux ensemble, et vous n'approcherez pas de la mysterieuse influence qu'exerce sur le coeur de celui qui la contemple l'aspect enchanteur d'une jolie femme. Parmi toutes les choses creees, il n'y a rien d'aussi beau, rien d'aussi ravissant qu'une jolie femme! Cependant ce n'etait point une femme qui tenait ainsi mon regard captif, mais une enfant, – une jeune fille, une jeune vierge, – a peine au seuil de la puberte, et prete a fleurir aux premiers rayons de l'amour.

Il me sembla que j'avais deja vu cette figure. Je l'avais vue en, effet, un moment auparavant, lorsque je regardais la dame plus agee. C'etaient les memes traits, et, si je puis ainsi parler, le meme type transmis de la mere a la fille; le meme front eleve, le meme angle facial, la meme ligne du nez, droite comme un rayon de lumiere, et la courbe des narines, delicatement dessinee en spirale, que l'on retrouve dans les medailles grecques. Leurs cheveux aussi etaient de la meme couleur, d'un blond dore; mais chez la mere l'or etait melange de quelques fils d'argent. Les tresses de la jeune fille semblaient des rayons du soleil, tombant sur son cou et sur des epaules dont les blancs contours paraissaient avoir ete tailles dans un bloc de Carrare. On trouvera sans doute que j'emploie un langage bien eleve, bien poetique. Il m'est impossible d'ecrire ou de parler autrement sur ce sujet. Au reste, je m'arrete la, et je supprime des details qui auraient peu d'interet pour le lecteur. En echange, accordez-moi la faveur de croire que la charmante creature, qui fit alors sur moi une impression desormais ineffacable, etait belle, etait adorable.

– Ah! il serait bien krande la gomblaisance, si matame et matemoiselle ils foulaiient chouer la *Marseillaise*, la krante *Marseillaise*. Qu'en tit *mein lieb fraulein*? (Ma chere demoiselle.)

– Zoe! Zoe! prends ta mandoline. Oui, docteur, nous allons jouer, pour vous faire plaisir. Vous aimez la musique, et nous aussi. Allons, Zoe.

La jeune fille, qui jusque-la avait suivi avec attention le travail du naturaliste, se dirigea vers un coin de la chambre, et décrochant un instrument qui ressemblait a une guitare, elle retourna s'asseoir pres de sa mere. La mandoline fut mise d'accord avec la harpe, et les cordes des deux instruments retentirent des notes vibrantes de la *Marseillaise*. Il y avait quelque chose de particulierement gracieux dans ce petit concert. L'accompagnement, autant que j'en pus juger, etait parfaitement execute, et les voix, pleines de douceur, s'y harmonisaient admirablement. Mes yeux ne quittaient pas la jeune Zoe, dont la figure, animee par les fortes pensees de l'hymne, s'illuminait de rayons divins; elle semblait une jeune deesse de la liberte jetant le cri: "Aux armes!" Le botaniste avait interrompu son travail et pretait l'oreille avec delices. A chaque retour de l'energique appel: *Aux armes, citoyens!* le brave homme battait des mains et frappait la mesure avec ses pieds sur le plancher. Le meme enthousiasme qui, a cette epoque, mettait toute l'Europe en rumeur eclatait dans tous ses traits.

– Ou suis-je donc! Des figures francaises, de la musique francaise, des voix francaises, la causerie francaise! – Car le botaniste s'etait servi de cette langue, en s'adressant aux dames, bien qu'avec un fort accent des bords du Rhin, qui m'avait confirme dans ma premiere impression, relativement a sa nationalite. – Ou suis-je donc? Mon oeil errait tout autour de la chambre cherchant une reponse a cette question. Je reconnaissais le style de l'ameublement; les chaises de campeche avec les pieds en croix, un *rebozo*, un *pautate* de feuilles de palmier. Ah! Alp! Mon chien etait couche sur le tapis pres de mon lit, et il dormait.

– Alp!.. Alp!..

– Oh! maman! maman! eoutez! l'etranger appelle.

Le chien s'etait dresse; et, posant ses pattes de devant sur le lit frottait son nez contre moi avec de joyeux petits cris. Je sortis une main de mon lit et le caressai en lui adressant quelques mots de tendresse.

– Oh! maman! maman! il le reconnaît! Voyez donc!

La dame se leva vivement et s'approcha du lit. L'Allemand me prit le poignet, et repoussa le Saint-Bernard qui etait sur le point de s'elancer sur moi.

– Mon Dieu! il est mieux. Ses yeux, docteur, quel changement!

– Ya, ya! beagoup mieux; pien beagoup mieux. Hush! arriere, tog! En arriere, mon pon gien!

– Qui?.. quoi?.. dites-moi?.. ou suis-je? qui etes-vous?

– Ne craignez rien, nous sommes des amis. Vous avez ete bien malade.

– Oui, oui; nous sommes des amis, repeta la jeune fille...

– Ne craignez rien, nous veillerons sur vous. Voici le bon docteur, voici maman, et moi je suis...

– Un ange du ciel, charmante Zoe!

L'enfant me regarda d'un air emerveille, et rougit en disant:

– Ah! maman, il sait mon nom!

C'etait le premier compliment qu'elle eut jamais recu, inspire par l'amour.

– C'est pon, madame; il est pien beagoup mieux; il sera pientot tepout, maindenant. Ote-toi de la, mon pon Alp! Ton maitre il fa pien; pon gien: a pas! a pas!

– Peut-etre, docteur, ferions-nous bien de le laisser. Le bruit...

– Non, non! je vous en prie, restez avec moi. La musique! voulez-vous jouer encore?

– Oui, la musique, elle est tres-ponne, tres-ponne pour la malatie.

– Oh! maman, jouons alors.

La mere et la fille reprirent leurs instruments et recommencerent a jouer. J'ecoutais les douces melodies, couvant les musiciennes du regard. A la longue, mes paupieres s'appesantirent, et les realites qui m'entouraient se perdirent dans les nuages du reve.

Mon reve fut interrompu par la cessation brusque de la musique. Je crus entendre, a moitie endormi, que l'on ouvrait la porte.

Quand je regardai a la place occupee peu d'instant avant par les executants, je vis qu'ils etaient partis. La mandoline avait ete posee sur l'ottomane, mais *Elle* n'etait plus la. Je ne pouvais pas, de la place que j'occupais, voir la chambre tout entiere; mais j'entendis que quelqu'un etait entre par la porte exterieure. Les paroles tendres, que l'on echange quand un voyageur cheri rentre chez lui, frapperent mon oreille. Elles se melaient au bruit particulier des robes de soie froissees. Les mots: "Papa! – Ma bonne petite Zoe!" ceux-ci, articules par une voix d'homme, se firent entendre. Ensuite vinrent des explications echangees a voix basse et que je ne pouvais saisir. Quelques minutes s'ecoulerent; j'ecoutai en silence. On marchait dans la salle d'entree. Un cliquetis d'eperons accompagnait le bruit sourd des bottes sur le plancher. Les pas se firent entendre dans la chambre et s'approcherent de mon lit. Je me retournai; je levai les yeux; le chasseur de chevelures etait devant moi!

XII SEGUIN

– Vous allez mieux? vous serez bientôt retabli; je suis heureux de voir que vous vous êtes tiré de là.

Il dit cela sans me présenter la main.

– C'est à vous que je dois la vie, n'est-ce pas?

Cela peut paraître étrange, mais dès que j'ai aperçu cet homme, je demeurai convaincu que je lui devais la vie. Je crois même que cette idée m'avait traversé le cerveau auparavant, dans la courte période qui s'était écoulée depuis que j'avais repris connaissance. L'avais-je rencontré pendant mes courses désespérées à la recherche de l'eau, ou avais-je rêvé de lui dans mon délire?

– Oh! oui! me répondit-il en souriant; mais vous devez vous rappeler que j'étais redevable envers vous du risque que vous aviez couru de la perdre pour moi.

– Voulez-vous accepter ma main? Voulez-vous me pardonner?

Après tout, il y a une pointe d'égoïsme même dans la reconnaissance.

Quel changement s'était opéré dans mes sentiments à l'égard de cet homme! Je lui tendais la main, et, quelques jours auparavant, dans l'orgueil de ma moralité, j'avais repoussé la sienne avec horreur. Mais j'étais alors sous l'influence d'autres pensées. L'homme que j'avais devant les yeux était le mari de la dame que j'avais vue; c'était le père de Zoe. Son caractère, son affreux surnom, j'oubliais tout; et, un instant après, nos mains se serraient dans une étreinte amicale.

– Je n'ai rien à vous pardonner. J'honore le sentiment qui vous a poussé à agir comme vous l'avez fait. Une pareille déclaration peut vous sembler étrange. D'après ce que vous saviez de moi, vous avez bien agi; mais un jour viendra, monsieur, où vous me connaîtrez mieux, et où les actes qui vous font horreur non-seulement vous sembleront excusables, mais seront justifiés à vos yeux. Assez pour l'instant. Je suis venu près de vous pour vous prier de taire ici ce que vous savez sur mon compte.

Sa voix s'éteignit dans un soupir en me disant ces mots, tandis que sa main indiquait en même temps la porte de la chambre.

– Mais, dis-je à Seguin, désirant détourner la conversation d'un sujet qui lui paraissait pénible, comment suis-je venu dans cette maison? C'est la votre, je suppose? Comment y suis-je venu? Où m'avez-vous trouvé?

– Dans une terrible position, me répondit-il avec un sourire. Je puis à peine réclamer le mérite de vous avoir sauvé. C'est votre noble cheval que vous devez remercier de votre salut.

– Ah! mon cheval! mon brave Moro, je l'ai perdu!

– Votre cheval est ici, attaché à sa mangeoire pleine de maïs, à dix pas de vous. Je crois que vous le trouverez en meilleur état que la dernière fois que vous l'avez vu. Vos mules sont dehors. Vos bagages sont préservés, ils sont là.

Et sa main indiquait le pied du lit.

– Et?..

– Gode, voulez-vous dire? interrompit-il; ne vous inquiétez pas de lui. Il est sauf aussi; il est absent dans ce moment, mais il va bientôt revenir.

– Comment pourrai-je jamais reconnaître?.. Oh! voilà de bonnes nouvelles.

Mon brave Moro? mon bon chien Alp! Mais que s'est-il donc passé? Vous dites que je dois la vie à mon cheval? Il me l'a sauvé déjà une fois.

Comment cela s'est-il fait?

– Tout simplement: nous vous avons trouvé à quelques milles d'ici, sur un rocher qui surplombe le Del-Norte. Vous étiez suspendu par votre *lasso*, qui, par un hasard heureux, s'était noué autour de

vosre corps. Le lasso etait attache par une de ses extremités a l'anneau du mors, et le noble animal, arc-boute sur les pieds de devant et les jarrets de derriere ployes, soutenait votre charge sur son col.

– Brave Moro, quelle situation terrible!

– Terrible! vous pouvez le dire! Si vous etiez tombe, vous auriez franchi plus de mille pieds avant de vous briser sur les roches inferieures. C'etait en verite une epouvantable situation.

– J'aurai perdu l'equilibre en cherchant mon chemin vers l'eau.

– Dans votre delire, vous vous etes elance en avant. Vous auriez recommence une seconde fois si nous ne vous en avions pas empeche. Quand nous vous eumes hale sur le rocher, vous fites tous les efforts imaginables pour retourner en arriere; vous voyiez l'eau dessous, mais vous ne voyiez pas le precipice. La soif est une terrible chose: c'est une veritable frenesie.

– Je me souviens confusement de tout cela. Je croyais que c'etait un reve.

– Ne vous tourmentez pas le cerveau. Le docteur me fait signe qu'il faut que je vous laisse. J'avais quelque chose a vous dire, je vous l'ai dit (ici un nuage de tristesse obscurcit le visage de mon interlocuteur); autrement je ne serais pas entre vous voir. Je n'ai pas de temps a perdre; il faut que je sois loin d'ici cette nuit meme. Dans quelques jours, je reviendrai. Pendant ce temps, remettez vos esprits et retablissez votre corps. Le docteur aura soin que vous ne manquiez de rien. Ma femme et ma fille pourvoiront a votre nourriture.

– Merci! merci!

– Vous ferez bien de rester ici jusqu'a ce que vos amis reviennent de Chihuahua. Ils doivent passer pres de cette maison, et je vous avertirai quand ils approcheront. Vous aimez l'etude; il y a ici des livres en plusieurs langues; amusez-vous. On vous fera de la musique. Adieu, monsieur!

– Arretez, monsieur, un moment! Vous paraissiez avoir un caprice bien vif pour mon cheval.

– Ah! monsieur, ce n'etait pas un caprice; mais je vous expliquerai cela une autre fois. Peut-etre la cause qui me le rendait necessaire n'existe-t-elle plus.

– Prenez-le si vous voulez; j'en trouverai un autre qui le remplacera pour moi.

– Non, monsieur. Pouvez-vous croire que je consentirais a vous priver d'un animal que vous aimez tant et que vous avez tant de raisons d'aimer? Non, non! gardez le brave Moro; je ne m'etonne pas de l'attachement que vous portez a ce noble animal.

– Vous dites que vous avez une longue course a faire cette nuit; prenez-le au moins pour cette circonstance.

– Cela, je l'accepte volontiers, car mon cheval est presque sur les dents.

Je suis reste deux jours en selle. Eh bien, adieu.

Seguin me serra la main et se dirigea vers la porte. Ses bottes armees d'epérons resonnerent sur le plancher; un instant apres, la porte se ferma derriere lui. Je demeurai seul, ecoutant tous les bruits qui me venaient du dehors. Environ une demi-heure apres qu'il m'eut quitte, j'entendis le bruit des sabots d'un cheval, et je vis l'ombre d'un cavalier traverser le champ lumineux de la fenetre. Il etait parti pour son voyage; sans doute pour l'accomplissement de quelqu'une de ces oeuvres sanglantes qui se rattachaient a son terrible metier! Pendant quelque temps je pensai a cet homme etrange, et je ressentis une grande fatigue d'esprit. Puis mes reflexions furent interrompues par des voix douces; devant moi se tenaient deux figures aimables, et j'oubliai le chasseur de chevelures.

XIII AMOUR

Je voudrais pouvoir renfermer en dix mots l'histoire des dix jours qui suivirent. Je tiens à ne pas fatiguer le lecteur de tous les détails de mon amour; de mon amour qui, dans l'espace de quelques heures, avait atteint les limites de la passion la plus ardente et la plus profonde. J'étais jeune alors; j'étais à l'âge auquel on est le plus vivement impressionné par des événements romanesques du genre de ceux au milieu desquels j'avais rencontré cette charmante enfant; à cet âge où le cœur, sans soucis de l'avenir, s'abandonne irrésistiblement aux attractions électriques de l'amour. Je dis électriques; je crois en effet que les sympathies que l'amour fait éclater entre les jeunes gens sont des phénomènes purement électriques. Plus tard, la puissance de ce fluide se perd; la raison gouverne alors. Nous avons conscience de la mutabilité possible des affections, car nous avons l'expérience des serments rompus, et nous perdons cette douce confiance qui fait toute la force de l'amour dans la jeunesse. Nous devenons impérieux ou jaloux, suivant que nous croyons gagner ou perdre du terrain. L'amour de l'âge mur est mélange d'un grossier alliage qui altère son caractère divin. L'amour que je ressentis alors fut, je puis le dire, ma première passion véritable. J'avais cru quelquefois aimer auparavant, mais j'avais été le jouet d'illusions passagères; illusions d'écolier de village qui voyait le ciel dans les yeux brillants de sa timide compagne de classe, ou qui, par hasard, à quelque pique-nique de famille, dans un vallon romantique, avait cueilli un baiser sur les joues roses d'une jolie petite cousine.

Mes forces renaissaient avec une rapidité qui surprenait grandement mon savant amateur de plantes. L'amour ranimait et alimentait le foyer de la vie. L'esprit réagit sur la matière, et il est certain, quoi qu'on en puisse dire, que le corps est soumis à l'influence de la volonté. Le désir de guérir, de vivre pour un objet aimé, est souvent le plus efficace de tous les remèdes: c'était le mien. Ma vigueur revint, et je commençai à pouvoir me lever. Un coup d'œil dans la glace me prouva que je reprenais des couleurs. L'instinct pousse l'oiseau à lisser ses ailes et à donner le plus brillant éclat à son plumage, pendant tout le temps où il courtise sa femelle. Le même sentiment me rendait très-soigneux de ma toilette. Mon portemanteau fut vide, mes rasoirs tirés de leur étui, ma longue barbe disparut, et mes moustaches furent réduites à des proportions raisonnables.

Je fais ici ma confession complète. On m'avait dit que je n'étais pas laid, et je croyais ce que l'on m'avait dit. Je suis homme, et j'ai la vanité de l'homme. N'êtes-vous pas ainsi? Quant à Zoe, enfant de la nature encore endormie dans la plus complète innocence, elle n'avait pas de ces préoccupations. Les artifices de la toilette n'occupaient point sa pensée. Elle n'avait nulle conscience des grâces dont elle était si abondamment pourvue. Son père, le vieux botaniste des *pueblos peons* et les valets de la maison étaient, à ce que j'appris, les seuls hommes qu'elle eut jamais vus jusqu'à mon arrivée. Depuis nombre d'années sa mère et elle vivaient dans leur intérieur, aussi renfermées que si elles eussent été recluses dans un couvent. Il y avait là un mystère qui ne me fut révélé que plus tard. C'était donc un cœur virginal, pur et sans tache, un cœur dont les doux rêves n'avaient point encore été troubles par les éclairs de la passion, contre la sainte innocence duquel le dieu des amours n'avait encore décoché aucun de ses traits. Appartenez-vous au même sexe que moi? Avez-vous jamais désiré conquérir un cœur comme celui-là? Si vous pouvez répondre affirmativement à cette question, je n'ai pas besoin de vous dire ce dont vous aurez garde, comme moi, le souvenir: à savoir que tous les efforts que vous aurez pu faire pour arriver à un tel but ont été inutiles. Vous avez été aimé tout de suite, ou vous ne l'avez jamais été. Le cœur de la vierge ne se conquiert pas par les subtilités de la galanterie. Il ne fait pas de ces demi-avances que vous pouvez rendre décisives par de tendres assiduités. Un objet l'attire ou le repousse, et l'impression est instantanée comme la foudre. C'est un coup de dé. Le sort s'est prononcé pour ou contre vous. Dans ce dernier cas, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de quitter la partie. Aucun effort ne triomphera de l'obstacle et n'éveillera les émotions de l'amour. Vous

pourrez gagner l'amitie; l'amour, jamais. Vos coquetteries avec d'autres n'eveilleront aucun sentiment de jalousie; aucuns sacrifices ne parviendront a vous faire aimer. Vous pouvez conquerir des mondes, mais vous n'aurez aucune action sur les battements silencieux et secrets de ce jeune coeur. Vous pouvez devenir un heros chante dans toutes les langues, mais celui dont l'image aura rempli la pensee de la jeune fille sera son seul heros, plus grand, plus noble pour elle que tous les autres. Celui qui possedera cette chere petite creature la possedera tout entiere, quelque humble de condition, quelque indigne qu'il puisse etre. Chez elle, il n'y aura ni retenue, ni raisonnement, ni prudence, ni finesse. Elle cederait tout simplement aux impulsions mysterieuses de la nature. Sous cette influence, elle portera son coeur tout entier sur l'autel, et se devouera, s'il le faut, au plus cruel sacrifice. En est-il ainsi des coeurs plus avances dans la vie, qui ont deja subi plus d'un assaut? Avec les *belles*, les coquettes? Non, soyez repousse par une de ces femmes, ce n'est pas un motif pour vous desesperer. Vous pouvez avoir des qualites qui, avec le temps transformeront les regards severes en sourires. Vous pouvez faire de grandes choses; vous pouvez acquerir de la renommee; et au dedain qui vous a d'abord accueilli succedera peut-etre une humilite qui mettra cette femme a vos pieds. C'est encore de l'amour, sans doute, de l'amour violent meme, base sur l'admiration qu'inspire quelque qualite intellectuelle, ou meme physique, dont vous aurez fait preuve. C'est un amour qui prend pour guide la raison, et non ce mysterieux instinct auquel obeit seulement le premier. Quel est celui de ces deux amours dont l'homme doit le plus s'enorgueillir? Duquel sommes-nous les plus fiers? Du dernier? Helas! non. Et que celui qui nous a faits ainsi reponde pourquoi; mais *je n'ai jamais rencontre un seul homme qui ne preferat etre aime pour les agrements de sa personne plutot que pour les qualites de son esprit*. Vous pouvez trouver mauvais que je fasse cette declaration; vous pouvez protester contre. Elle n'en reste pas moins vraie. Oh! il n'y a pas de joie plus douce, de triomphe plus enivrant que de serrer contre son sein la tremblante petite captive dont le coeur est agite des innocentes pulsations d'un amour de jeune fille!

Ce sont la des reflexions faites apres coup. A l'epoque dont je retrace l'histoire, j'etais trop jeune pour raisonner ainsi; trop peu familiarise avec la diplomatie de la passion. Neanmoins, mon esprit, alors, se jeta dans de longues suites de raisonnements, et je combinai des plans nombreux pour arriver a decouvrir si j'etais aime.

Il y avait une guitare dans la maison. Pendant que j'etais au college, j'avais appris a jouer de cet instrument, dont les sons charmaient Zoe et sa mere. Je leur disais des airs de mon pays, des chants d'amour; et, le coeur battant, j'epiais sur sa physionomie l'effet que pouvaient produire les phrases brulantes de ces romances. Plus d'une fois, j'avais pose la l'instrument avec un desappointement complet. De jour en jour, mes reflexions devenaient plus tristes. Se pouvait-il qu'elle fut trop jeune pour comprendre la signification du mot amour? trop jeune pour eprouver ce sentiment? Elle n'avait que douze ans, il est vrai; mais c'etait une fille des pays chauds, et j'avais vu souvent, sous le ciel brulant du Mexique, des epouses, des meres de famille qui n'avaient que cet age. Tous les jours nous sortions ensemble. Le botaniste etait occupe de ses travaux, et la mere se livrait silencieusement aux soins de l'interieur. L'amour n'est pas aveugle. Il peut etre tout ce que l'on voudra au monde; mais pour tout ce qui concerne l'objet aime, il a ses yeux, toujours eveilles, d'Argus.

* * * * *

Je maniais habilement le crayon, et j'amusais ma compagne en faisant des croquis sur des carres de papier et sur les feuilles blanches de ses cahiers de musique. La plupart de ces croquis representaient des figures de femmes, dans toutes sortes d'attitudes et de costumes. Elles se ressemblaient toutes par les traits du visage. L'enfant, sans en deviner la cause, avait remarque cette particularite.

– Pourquoi cela? demanda-t-elle un jour que nous etions assis l'un pres de l'autre. Ces femmes ont toutes des costumes differents, elles sont de differentes nations, n'est-ce pas? Et pourtant elles se ressemblent toutes? Elles ont les memes traits; mais tout a fait les memes traits, je crois?

– C'est votre figure, Zoe; je ne puis pas en dessiner d'autre. Elle leva ses grands yeux, et les fixa sur moi avec une expression d'etonnement naif; mais sa physionomie ne trahissait aucun embarras.

– Cela me ressemble?

– Oui, autant que je puis le faire.

– Et pourquoi ne pouvez-vous pas dessiner d'autres figures?

– Pourquoi? parce que je... – Zoe, je crains que vous ne me compreniez pas.

– Oh! Henri, croyez-vous donc que je sois une si mauvaise ecoliere? Est-ce que je ne comprends pas tout ce que vous me racontez des pays lointains que vous avez parcourus? Surement, je comprendrai cela tout aussi bien...

– Alors, je vais vous le dire, Zoe.

Je me penchai en avant, le coeur emu et la voix tremblante.

– C'est parce que votre figure est toujours devant mes yeux; je ne puis pas en dessiner d'autre. C'est que... je vous aime, Zoe!..

– Oh! c'est la la raison? Et, quand vous aimez quelqu'un, sa figure est toujours devant vos yeux, que cette personne soit presente ou non? Est-ce ainsi?

– C'est ainsi, repondis-je, tristement desappointe.

– Et c'est cela qu'on appelle l'amour, Henri?

– Oui.

– Alors je dois vous aimer, car, quelque part que je sois, je vois toujours votre figure, comme si elle etait devant moi! Si je savais me servir du crayon comme vous, je suis sure que je pourrais la dessiner, quand meme vous ne seriez pas la! Eh bien, alors, est-ce que vous pensez que je vous aime, Henri?

La plume ne pourrait rendre ce que j'eprouvai en ce moment. Nous etions assis et la feuille de papier sur laquelle etaient les croquis etait etendue entre nous deux. Ma main glissa sur la surface jusqu'a ce que les doigts de ma compagne, qui n'opposait aucune resistance, fussent serres dans les miens. Une commotion violente resulta de ce contact electrique. Le papier tomba sur le plancher, et le coeur tremblant, mais rempli d'orgueil, j'attirai sur mon sein la charmante creature qui se laissait faire. Nos levres se rencontrerent dans un premier baiser. Je sentis son coeur battre contre ma poitrine. Oh! bonheur! joies du ciel! j'etais le *souverain de ce cher petit coeur!*..

XIV

LUMIERE ET OMBRE

La maison que nous habitons occupait le milieu d'un enclos carre qui s'etendait jusqu'au bord de la riviere de Del-Norte. Cet enclos, qui renfermait un parterre et un jardin anglais, etait defendu de tous cotes par de hauts murs en *adobe*. Le faite de ces murs etait garni d'une rangee de cactus dont les grosse branches epineuses formaient d'infranchissables *chevaux de frise*. On n'arrivait a la maison et au jardin que par une porte massive munie d'un guichet, laquelle, ainsi que je l'avais remarque, etait toujours fermee et barricadee. Je n'avais nulle envie d'aller dehors. Le jardin, qui etait fort grand, limitait mes promenades, souvent je m'y promenais avec Zoe et sa mere, et plus souvent encore avec Zoe seule. On trouvait dans cette enceinte plus d'un objet interessant. Il y avait une ruine, et la maison elle-meme gardait encore les traces d'une ancienne splendeur effacee. C'etait un grand batiment dans le style moresque-espagnol, avec un toit plat (*azotea*) borde d'un parapet crenele sur la facade. Ca et la, l'absence de quelqu'une des dents de pierre de ces creneaux accusait la negligence et le delabrement. Le jardin etait rempli de symptomes analogues; mais dans ces ruines memes on trouvait un eclatant temoignage du soin qui avait preside autrefois a l'installation de ces statues brisees, de ces fontaines sans eaux, de ces berceaux effondres, de ces grandes allees envahies par les mauvaises herbes, et dont les restes accusaient a la fois la grandeur passee et l'abandon present. On avait reuni la beaucoup d'arbres d'especes rares et exotiques; mais il y avait quelque chose de sauvage dans l'aspect de leurs fruits et de leurs feuillages. Leurs branches entrelacees formaient d'epais fourres qui denotaient l'absence de toute culture. Cette sauvagerie n'etait pas denuee d'un certain charme; en outre, l'odorat etait agreablement frappe par l'arome de milliers de fleurs, dont l'air etait continuellement embaume. Les murs du jardin aboutissaient a la riviere et s'arretaient la; car la rive, coupee a pic, et la profondeur de l'eau qui coulait au pied, formaient une defense suffisante de ce cote. Une epaisse rangee de cotonniers bordait le rivage, et, sous leur ombre, on avait place de nombreux sieges de maconnerie vernissee, dans le style propre aux contrees espagnoles. Il y avait un escalier taille dans la berge, au-dessus duquel pendaient les branches d'arbustes pleureurs, et qui conduisait jusqu'au bord de l'eau. J'avais remarque une petite barque amarree sous les saules, aupres de la derniere marche. De ce cote seulement, les yeux pouvaient franchir les limites de l'enclos. Le point de vue etait magnifique, et commandait le cours sinueux du Del-Norte a la distance de plusieurs milles.

Le pays, de l'autre cote de la riviere, paraissait inculte et inhabite. Aussi loin que l'oeil pouvait s'etendre, le riche feuillage du cotonnier garnissait le paysage, et couvrait la riviere de son ombre. Au sud, pres de la ligne de l'horizon, une fleche solitaire s'elancait du milieu des massifs d'arbres. C'etait l'eglise d'*El-Paso del Norte* dont les coteaux couverts de vignes se confondaient avec les plans interieurs du ciel lointain. A l'est, s'elevaient les hauts pics des montagnes Rocheuses; la chaine mysterieuse des *Organos*, dont les lacs sombres et eleves, avec leurs flux et reflux, impriment a l'ame du chasseur solitaire une superstitieuse terreur. A l'ouest, tout au loin, et a peine visibles, les rangees jumelles des Mimbres, ces montagnes d'or, dont les defiles resonnent si rarement sous le pas de l'homme. Le trappeur intrepide lui-meme rebrousse chemin quand il approche de ces contrees inconnues qui s'etendent au nord-ouest du Gila: c'est le pays des Apaches et des Navajoes anthropophages.

Chaque soir nous allions sous les bosquets de cotonniers, et, assis pres l'un de l'autre sur un des bancs, nous admirions ensemble les feux du soleil couchant. A ce moment de la journee nous etions toujours seuls, moi et ma petite compagne. Je dis ma petite compagne, et cependant, a cette epoque, j'avais cru voir en elle un changement soudain; il me semblait que sa taille s'etait elevee, et que les lignes de son corps accusaient de plus en plus les contours de la femme! A mes yeux, ce n'etait plus une enfant. Ses formes se developpaient, les globes de son sein soulevaient son corsage par des

ondulations plus amples, et ses gestes prenaient ces allures feminines qui commandent le respect. Son teint se rehaussait de plus vives couleurs, et son visage revetait un éclat plus brillant de jour en jour. La flamme de l'amour, qui s'échappait de ses grands yeux noirs, ajoutait encore à leur humide éclat. Il s'opérait une transformation dans son âme et dans son corps, et cette transformation était l'œuvre de l'amour. Elle était sous l'influence divine!

Un soir, nous étions assis comme d'habitude, sous l'ombre solennelle d'un bosquet. Nous avions pris avec nous la guitare et la mandoline, mais à peine en avions-nous tiré quelques notes, la musique était oubliée et les instruments reposaient sur le gazon à nos pieds. Nous préférons à tout la mélodie de nos propres voix. Nous étions plus charmés par l'expression de nos sentiments intimes que par celle des chants les plus tendres. Il y avait assez de musique autour de nous: le bourdonnement de l'abeille sauvage, disant adieu aux corolles qui se fermaient, le "whoup" du *gruya* dans les glaieuls lointains, et le doux roucoulement des colombes perchées par couples sur les branches des arbres voisins et se murmurant comme nous leurs amours. Le feuillage des bois avait revêtu les tons chauds et variés de l'automne. L'ombre des grands arbres se jouait sur la surface de l'eau, et diaprât le courant calme et silencieux. Le soleil allait atteindre l'horizon, le clocher d'*El-Paso*, réfléchissant ses rayons, scintillait comme une étoile d'or. Nos yeux erraient au hasard, et s'arrêtaient sur la girouette étincelante.

– L'église! murmura ma compagne, comme se parlant à elle-même. C'est à peine si je puis me rappeler comment elle est. Il y a si longtemps que je ne l'ai vue!

– Depuis combien de temps, donc?

– Oh! bien des années, bien des années; j'étais toute jeune alors.

– Et depuis lors vous n'avez pas dépassé l'enceinte de ces murs?

– Oh! si fait. Papa nous a conduites souvent en bateau, en descendant la rivière; mais pas dans ces derniers temps.

– Et vous n'avez pas envie d'aller là-bas dans ces grands bois si gais?

– Je ne le désire pas. Je suis heureuse ici.

– Mais serez-vous toujours heureuse ici?

– Et pourquoi pas, Henri? Quand vous êtes près de moi, comment ne serais-je pas heureuse?

– Mais quand...

Une triste pensée sembla obscurcir son esprit. Tout entière à l'amour, elle n'avait jamais réfléchi à la possibilité de mon départ, et je n'y avais pas réfléchi plus qu'elle. Ses joues palirent soudainement, et je lus une profonde douleur dans ses yeux qu'elle fixa sur moi; mais les mots étaient prononcés.

– ... Quand il faudra que je vous quitte?

Elle se jeta entre mes bras avec un cri aigu, comme si elle avait été frappée au cœur, et, d'une voix passionnée, cria:

– Oh! mon Dieu! mon Dieu! me quitter! me quitter! – Oh! vous ne me quitterez pas vous qui m'avez appris à aimer.

– Oh! Henri, pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez? Pourquoi m'avez-vous *enseigné l'amour*?

– Zoe!

– Henri! Henri! Dites que vous ne me quitterez pas?

– Jamais! Zoe! je vous le jure! Jamais! jamais.

– Il me sembla entendre à ce moment le bruit d'un aviron. Mais l'agitation violente de la passion, le contact de ma bien-aimée, qui, dans le transport de ses craintes, m'avait enlacé de ses deux bras, m'empêchèrent de tourner les yeux vers le bord.

C'est sans doute un *osprey*⁷ qui plonge, pensai-je, et, ne m'occupant plus de cela, je me laissai aller à l'extase d'un long et enivrant baiser. Au moment où je relevais la tête, une forme qui s'élevait

⁷ Aigle pêcheur.

de la rive frappa mes yeux: un noir sombrero borde d'un galon d'or. Un coup d'oeil me suffit pour reconnaître celui qui le portait: c'était Seguin. Un instant après, il était près de nous.

– Papa! s'écria Zoe, se levant tout à coup et se jetant dans ses bras.

Le père la retint auprès de lui en lui prenant les deux mains qu'il tint serrées dans les siennes. Pendant un moment il garda le silence, fixant sur moi un regard dont je ne saurais rendre l'expression. C'était un mélange de reproche, de douleur et d'indignation. Je m'étais levé pour aller à sa rencontre; mais ce regard étrange me cloua sur place, et je restai debout, rougissant et silencieux.

– Et c'est ainsi que vous me recompensez de vous avoir sauvé la vie? Un noble remerciement, mon cher monsieur, qu'en pensez-vous?

Je ne répondis pas.

– Monsieur, continua-t-il, la voix tremblante d'émotion, vous ne pouviez pas m'offenser plus cruellement.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.